

„Temps et tout“ – Andrey Raychev, Alexandar Andreev ; Sofia 2017

Sommaire

I. Nous sommes une nation de projets à long termes échoués

- De la nation bulgare – dualiste, chtonique, inextrême
- De notre place angulaire dans cinq empires
- Des projets à long terme du bulgare
- Des trois grands événements „gratuits“ dans l’histoire contemporaine de la Bulgarie
- De la position “Rien ne dépend de nous”

II. Dans le piège des mythologèmes „c’était pire avant – c’est mieux aujourd’hui“ et „c’était mieux avant - c’est pire aujourd’hui“

- De la transition en Bulgarie
- Comment le socialisme construit „l’homme nouveau“
- Du rôle de l’intelligentsia socialiste
- De Pinocchio et Buratino
- Du pouvoir et de la propriété
- Des capitalistes désorganisés et des travailleurs en Bulgarie

III. Les idées motrices du XXe et du XXIe siècle

- De la société prémoderne, moderne et postmoderne avec ses pouvoirs, ses élites, ses masses, ses individus, ses mensonges et ses peurs
- Foucault, Deleuze, Bolz et Rosa viennent à la rescousse
- 22 millionnaires courent sur le terrain pour divertir des millions de pauvres
- Comment Poutine arrive à synchroniser à la fois la Russie à ses côtés, et l’Occident comme ennemi

IV. Economie globale + politique locale = réseaux

- Pronostic sur la future organisation politique du monde (ni plus, ni moins)
- Nations et économie
- Quelle est la différence entre la corruption et les „pistons“
- Pourquoi l'argent n'est que pour les pauvres?
- Comment plusieurs régions mondiales surgissent
- Le mot „réseaux“ est le mot le plus répété

V. On ne peut pas raconter la société sans la changer ou quels sont les récits de la philosophie, de la science et de la sociologie

- De la science et de sa mère – la philosophie
- Comment le monde est resté sans vérité et s'est créé une seconde Bible
- De l'apparition de l'individu et de la phrase la plus scandaleuse dans l'histoire de l'humanité
- D'une théorie du temps qui relie la logique, l'esthétique et l'éthique
- De la résurrection des morts comme occasion d'inventer la fusée

VI. Les moteurs de l'histoire, ce sont le radis et les Beatles

- De l'histoire et du matérialisme historique comme péché de Marx
- Des images du monde et des gens primitifs comme mauvais étudiants de la Sorbonne
- De l'apparition du dieu à partir du cannibale
- Du langage comme moyen de pénétrer autrui
- De l'affaire „sexe contre nourriture“ et de l'échange de femmes
- De la naissance de la ville et d'autres révolutions dans l'histoire de l'humanité

VII. L'Encyclopédie a vaincu la Bible

- De la chaîne religion-philosophie-science
- De l'impossibilité du Moi
- Du ver de terre qui est plus important que le dragon
- Marquer le pas durant 26 siècles
- De la vérité qui n'est ni dans le frigo, ni dans le tunnel de l'Imagerie par résonance magnétique

VIII. „Arrêtez la planète, je veux descendre!“

- Du mal et de sa médicalisation
- Du rêve de vouloir tout le temps vivre à l'ancienne
- Des migrants et des 7 milliards qui vivent plus mal que nous
- De la rencontre entre la science de Galilée et la manufacture
- Des ressources inépuisables du capitalisme
- Du danger de l'émergence de races sociales
- Du numéro 112 et de la lutte institutionnalisée contre les risques
- De l'encouragement du pleurnicheur et de sa broilérisation
- De la liberté comme transgression éternelle
- De la faiblesse des élites
- Du seul avenir possible de l'Europe – comme état fédérale

III. Les idées motrices du XXe et du XXIe siècle

AA: Andrey, le monde et surtout le monde européen après 1989 a plongé dans un bien-être de paix, d'harmonie et de joie générale, mais Fukuyama a déclaré la fin de l'histoire. Ça a duré près de 25 ans, durant lesquels nous avons tous vécu avec le sentiment que la vie normale et juste était enfin arrivée – et je ne parle pas de notre vie privée, mais de la „situation internationale“. Puis, il s'est avéré tout à coup que nous avons simplement demeuré dans une pause historique. A ton avis vers quoi se dirige-t-on en ce XXIe siècle?

AR: Nous connaissons tous la métaphore du XXe siècle s'avérant très court, et qui commence en 1917 et se termine en 1989. Le XXe siècle ne dure même pas 75 ans. Et c'est la modernité qui en est la raison. C'est une fin gigantesque et un cataclysme de la modernité qu'on ne peut pas expliquer sans revenir en arrière dans le monde précédent. Dans le monde de la fin du 19e siècle, du programme triomphant des Lumières, lorsque suite aux efforts centenaires de l'humanité pour la liberté, la fraternité et l'égalité, se forme une gigantesque et horrible contradiction entre valeurs et réalité. Parallèlement au mouvement d'égalité totale, voit le jour une classe sociale inouïe, au fond de laquelle sont entassées des millions de personnes dans des conditions inhumaines – journée de travail de 14 heures, durée de vie écourtée, maladies effroyables, épidémies à répétition, sans parler de l'éducation.

AA: On parle de l'Europe.

AR: En fait la modernité provoque une explosion démographique sans précédent. La population de la Russie de Pierre le Grand à la fin du XVIIe siècle est d'à peine 10 millions d'habitants. L'Angleterre de Cromwell dénombre 7 ou 8 millions d'habitants, alors que de nos jours, bien que les anglais soient dispersés dans le monde entier, elle dénombre 60 millions. Et ainsi de suite. La richesse croissante ne se transforme pas en niveau de vie croissant, mais en population croissante, tout à fait dans l'esprit de Malthus. Donc, il arrive à peu près la même chose aujourd'hui au monde arabe en général. Là-bas la richesse augmente, mais le résultat c'est qu'il y a de plus en plus de pauvres.

AA: Ça arrive dans le monde arabe, mais pas en Inde et en Chine où actuellement des dizaines de millions de personnes pauvres sont en train de s'en sortir. Là-bas la richesse augmente et les pauvres diminuent. D'ailleurs c'est peut-être dû aussi à un certain contrôle démographique qui a été mis au point. De plus, ces milliards de gens produisent, alors que le monde arabe ne le fait pas.

AR: De toute façon au XIXe siècle en Europe, même au niveau du programme des Lumières, apparaît une horrible contradiction. Le mouvement qui a fondé ces valeurs – l'égalité, la liberté et la fraternité pour tous, va non seulement se transformer en inégalité, mais en inégalité considérablement plus horrible que la précédente. Et pas de liberté, à part la liberté formelle ; pas plus que de la fraternité. C'est ainsi qu'apparaît la tension très sérieuse entre valeurs et réalité qu'on a évoquée, dont la solution est l'essence même de l'histoire du XXe siècle. Lorsque les valeurs et la réalité entrent en contradiction, il y a deux procédures possibles pour transformer radicalement cette relation...

AA: Faisons une précision – qui constate la contradiction entre les valeurs et la réalité à la fin du XIXe siècle?

AR: C'est les Lumières, qui depuis le départ, sont une couche sociale très mince, mais d'une grande autorité. A cette époque on publie des livres qui vont influencer le destin de nations entières. Prenons par exemple „La cabane de l'oncle Tom“ de Harriet Beecher Stowe : en quelques décennie après sa publication, les états d'esprits en Amérique se transforment. C'est incroyable! Une femme qui a des visions écrit un livre et la moitié de la société réagit. Ou bien le „Capital“ – un autre livre qui change le monde. A cette époque l'humanité toute entière se tait. Très peu de gens parlent et le programme des Lumières s'effectuent – L'Encyclopédie prend la place de la Bible.

AA: Pourtant l'Encyclopédie ne fournit pas de préceptes moraux.

AR: Mais si, elle en donne! Elle suppose et contient une description de l'être humain : „Les hommes naissent égaux.“ L'encyclopédie provoque d'énormes conséquences morales. Elle est élaborée sous forme scientifique, mais ne reste en aucun cas neutre.

Tout à l'heure nous avons dit que la contradiction qui a été créée entre les valeurs et la réalité peut être résolue de deux manières. Apparaissent alors les deux programmes contenant les solutions, et ce sont justement les nouvelles forces de XXe siècle.

La première, c'est de démolir la réalité et d'en construire une nouvelle d'après les valeurs. En l'occurrence c'est le communisme avec tous ses dérivés. Il est basé sur cette approche. Dans „l'Internationale“ il est dit clairement : nous allons détruire le monde entier et à sa place nous allons en construire un autre, qui nous appartiendra et sera conforme à nos valeurs. Le communisme au sens le plus large du mot (je n'ai pas à l'esprit uniquement le bolchévisme), c'est justement le désir de révoquer la réalité et de la substituer par un monde à valeurs justes.

L'autre programme pour dépasser la contradiction „valeurs-réalité“ est à l'extrême opposé : nous déclarons que toutes les valeurs peuvent aller à la poubelle et nous devons tenir compte uniquement de la réalité. C'est du Nietzsche, et plus tard du fascisme. (Par ailleurs Nietzsche n'a jamais été fasciste). La démarche est la suivante : toutes les valeurs ne sont en fait que des protections pour les faibles, et ce ne sont que de pures fantasmagories, sans rapport à la réalité. Et la réalité, c'est que le vainqueur, c'est celui qui est le plus fort, qui peut survivre et dépasser les autres.

Ce sont en somme les principales nouvelles idées motrices qui mettent en mouvement le XXe siècle, surtout dans l'entre-deux guerres et plus tard jusqu'à la chute du communisme. Les deux programmes ont des destins différents. Leur seul point commun, c'est qu'ils sont radicaux. Et la force de ces deux idées motrices commence à diminuer avec la création de la société de consommation. Le dénouement arrive avec la fin de l'Union Soviétique.

Il est très important de dire que la fin de l'URSS de par sa conception et selon l'avis générale, apparaît ainsi : „J'arrête l'expérimentation.“ Ce n'était en aucun cas la victoire d'un système contre un autre. Simplement, l'un des systèmes (le système communiste) a fait preuve d'auto-agression, une auto-agression symbolique et a déclaré sa propre fin.

AA : Mais on pourrait l'interpréter également comme une victoire. Ce système annonce : j'ai échoué et voilà pourquoi je me suspends. Une reconnaissance silencieuse de la défaite.

AR : En fait tout le thème de la Russie durant la dernière décennie est dû justement à ce malentendu que tu viens d'évoquer. Après 1989 en l'espace de 5-6 ans l'Occident s'est attribué la victoire. Et il a commencé à raconter non pas de la guerre qui a cessé, mais la guerre qu'il a gagnée. Du coup, il a eu Poutine. Car Poutine en est la conséquence directe.

En Russie l'histoire du : „Nous vous avons vaincu“ est d'abord tombée sur de l'incompréhension, puis sur un grognement, puis encore sur un mécontentement extrême et à la fin sur un homme qui a mobilisé les russes sur une base toute nouvelle : nous sommes la Russie, personne ne peut nous donner de directives, car personne ne nous a vaincu. Cette différence de lecture est primordiale pour la compréhension du conflit, qui a émergé récemment.

Quelque chose de similaire arrive à l'Allemagne à la fin de la Deuxième guerre mondiale. L'Allemagne met fin à la guerre (c'est ce que propose peu de temps auparavant le plan „Wilson“), mais ses opposants déclarent l'avoir complètement gagnée. En l'occurrence, il y a tout de même un certain fondement, car l'Allemagne cesse de façon unilatérale de faire la guerre et ses ennemis l'envahissent et l'occupent partiellement. Mais les conséquences sont semblables. Les allemands vivent mal l'attitude des vainqueurs comme une injustice profonde. Et le résultat, c'est la Deuxième guerre mondiale. Car le sentiment d'avoir été outragé se transforme petit à petit en désir de revanche. Aujourd'hui, c'est à peu près la même chose. L'histoire que l'Union Soviétique, que la Russie a perdu, et non pas que la „guerre“ a simplement cessé, mène – après l'état initiale de désintégration - à la mobilisation.

AA : Mais ça avait tout l'air d'une défaite. Ils ont dit tout à coup : oui, le capitalisme et la démocratie se sont avérés être le bon modèle et nous allons nous-même partir dans cette direction.

AR : Le choix n'est pas une défaite, car il est pour le moins autonome. Ils ont eux-mêmes suspendus leur avenir. L'URSS est une union pour un avenir commun, et non pas une nation. Ce n'est pas la conscience d'un passé commun. Après 1990 les gens ont quitté cet avenir et ont déclaré : notre avenir doit être démocratique, paisible et dans l'ensemble - capitaliste. Au départ

on a parlé d'économie de marché sur des aspects sociaux, puis plus tard est arrivé un capitalisme féroce et cruel, d'ailleurs beaucoup plus cruel que le capitalisme actuel en Occident.

AA : Selon une des explications Reagan aurait vaincu dans la course à l'armement et aurait affaibli tout le bloc de l'Est.

AR : C'est du grand n'importe quoi, c'est de la substitution de l'histoire. Les Etats-Unis n'ont même pas pu affaiblir la Corée du Nord, ni Cuba, encore moins l'Union Soviétique. Il n'y a eu aucune défaite, la Bulgarie n'a pas été libérée suite à de puissantes frappes des Etats-Unis, mais parce que l'Union Soviétique avait décidé de ne pas avoir de satellites en Europe de l'Est.

De toute façon on aboutit à une renaissance de la Russie comme puissance opposée à l'Occident et aussi au régime de Poutine, qui avait démarré de manière totalement différente. Poutine n'est pas arrivé au pouvoir grâce à un discours antioccidentale, encore moins antieuropéen. Au contraire. En 2002 il parlait même d'entrer dans l'Union Européenne. Certes, pour le changement de la direction il y a aussi des raisons intérieures. Je suis enclin à croire à certains sociologues et politologues, qui parlent de l'entrée progressive des structures de forces¹ au cœur de la politique russe. Mais ce n'est pas le principal. Le principal, c'est l'attitude de l'Occident. En 1990-1991 l'Occident disait que les armées des deux Allemagnes ne seront pas plus à l'Est que les anciennes frontières des blocs. On en est arrivé à l'adhésion de tous les pays de l'Europe de l'Est dans l'OTAN, et ils s'apprêtent même à faire entre aussi la Géorgie et l'Ukraine.

AA : Personne n'avait dit officiellement : nous n'allons pas accepter de nouveaux membres dans l'OTAN. Seuls quelques petits papiers insignifiants avec des notes sur les discussions entre les Etats-Unis et l'URSS témoignent de telles promesses. Sans parler du fait que les pays de l'Europe de l'Est sont entrés de plein gré et de manière souveraine dans l'OTAN. Ceci est important.

AR : Nous discutons du résultat. Maintenant l'Occident a en face de soi une Russie qui le haït et qui estime même sous certaines circonstances lutter contre lui. Donc, c'est une horrible et grossière erreur. Cette bêtise est due aussi, si nous prenons le cas de l'Ukraine, à la politique des

¹ Structures appartenantes au crime organisé

russes. Je ne dis pas du tout que seul l'Occident a tort. C'est bien les russes qui ont donné l'accès au pouvoir à cet individu ridicule de Janukovych : un type corrompu qui mène une politique inimaginable, et si tu veux mon avis, un crétin même, qui a fait d'un de ses ami mi-criminel d'enfance le procureur général. Et il a même tenté de signer en même temps un accord pour entrer dans l'Union Européenne et dans l'Union Eurasiatique. C'est à ne pas y croire. Et Poutine en a payé le prix en s'efforçant négligemment et à travers quelques oligarques de retenir l'influence dans un pays de 40 millions d'habitants. Le prix principal à payer, c'est que la Russie est sur le point de s'attirer les ennuis d'une seconde Pologne.

Après la fin de la Deuxième guerre mondiale, le récit a insensiblement changé. Du „Nous sommes devenus amis et nous mettons fin à la guerre froide“ à „Nous vous avons vaincu“. Cependant n'oublions pas qu'on se trouve au XXIe siècle. Et au XXIe siècle personne ne veut envahir personne. Car aucun territoire n'est porteur de gains. Les ressources de la terre comme capital sont pratiquement épuisées, à l'exception de certaines régions, riches en pétrole par exemple.

Avoir plus de territoires ne mène à rien d'autre qu'à plus de soucis. La Crimée plus spécialement n'a, à ma connaissance, aucune richesse souterraine. Au niveau rationnel, l'annexion de la Crimée a été une grossière erreur de la part du président Poutine, mais ceci est un constat au niveau de la politique étrangère. Dans le cadre de la politique intérieure, il a gagné beaucoup, car il est devenu le président à vie de son pays, en le consolidant et en le motivant. La Crimée était une agression symbolique.

AA : Ça, tu devrais me l'expliquer. Pourquoi, à ton avis, l'annexion de la Crimée a été perçue avec un tel enthousiasme ? Pourquoi „Крым – наш“²

AR : Je vais te raconter une histoire que j'aime beaucoup. Pour une raison ou pour une autre je me retrouve à Voronezh et quelque part au bout de la ville j'aperçois au loin deux femmes, marchant vers moi à travers un champ de boue, des citoyennes à moitié russes, qui discutent de façon animée. Elles parlent longuement, mais je n'arrive pas encore à les entendre. La première phrase que j'ai su capter lorsqu'elles se sont approchées de moi, c'était : „On ne va pas donner nos îles!“ Tu te rends compte ? Elles discutaient de l'avenir des îles Kouriles avec la

² En transcription „Krim nache“, et en traduction „La Crimée est à nous“

ferme intention de ne pas personnellement les céder aux japonais! C'est le sentiment russe extrêmement complexe d'appartenance à un „tout“ énorme. Etant donné qu'ils ne sont pas exactement une nation, ils ressentent spontanément ce tout, qu'ils nomment „держава“³ (ce qui n'est ni un état, ni „государство“) et pour lequel en cas de guerre ou en principe en cas de cataclysme ils assument une responsabilité personnelle.

AA : Ils ne sont peut-être pas une nation, mais un territoire.

AR : Comment peux-tu raisonner ainsi après Napoléon et Hitler ? Dans leur têtes, c'est : nous sommes chrétiens, nous vivons de manière naturelle. C'est un peu le cadre médiéval. La Russie s'est toujours sentie menacée à cause de son grand territoire. Et elle reçoit à plusieurs reprises la confirmation que cette menace n'est pas imaginaire. Elle n'est jamais préparée à une grande guerre, elle ne s'y prépare que durant les premières années. Elle perd toujours les grandes guerres dans leur phase initiale. D'un point de vue historique le fait même qu'elle soit attaquée, que quelqu'un ait pu s'introduire profondément dans son territoire, n'a été compris parfois que plusieurs mois plus tard dans certaines parties éloignées du pays. C'est justement de là que vient ce complexe du gigantesque, autarcique et menacé. L'Occident attaque la Russie depuis plusieurs siècles d'affilé et toujours à partir du même endroit – par la Pologne. Alors que la Russie avance lentement vers le Caucase, l'Asie Centrale, et la Sibérie, où elle est toujours en train de mener de petites guerres violentes.

AA : Et aussi contre la Turquie, ne l'oublions pas.

AR : Oui, mais ça c'est une autre histoire. C'est l'idée de Constantinople, de la Russie comme la Troisième Rome, de la foi et de Jérusalem. Toutefois il n'y a rien de plus facile pour un dirigeant en Russie que de fortifier son pouvoir notamment par le sentiment de menace dans la population. En persuadant les gens, qu'en fait il s'oppose à la menace et mieux même : il reprend la Crimée.

„Крым – наш“ n'est pas seulement une réaction face à l'Occident, mais c'est aussi l'expression d'un sentiment de grande injustice après l'effondrement de l'Union Soviétique. En conséquence de cet effondrement dans beaucoup de républiques il y a de gigantesques enclaves

³ Les mots russes „държава“ et „государство“ signifient „pays“ et „état“, le premier ayant une connotation plus solennelle et, et le second plus prosaïque.

russes – surtout en Asie Centrale, en Ukraine, et également dans les pays Baltes. Ces russes se sentent discriminés, et leur discours est le suivant : Nous avons déclaré la paix, mais on nous a traité de population de seconde catégorie. Dans la partie européenne des Pays baltes des milliers de gens sont sans passeport, et on ne leur reconnaît pas les droits égaux.

AA : Deux précisions. Premièrement ces enclaves russes „paient“ en un certain sens les frais de la terreur communiste. Et deuxièmement, pourquoi les russes en Russie considèrent ces gens comme „les nôtres“ – tu affirmes bien qu’ils n’ont pas la conscience d’une nation ?

AR: Car ce sont des russes ethniques, et on leur interdit de parler le russe. La Russie a su intégrer de façon non violente des dizaines et des dizaines d’autres ethnies. Je doute qu’il y ait parmi les grandes ethnies plus tolérants envers les étrangers que les russes. Jamais le moujik russe n’a vécu mieux qu’une autre nationalité ou bien aux dépens d’elle. Bien au contraire, dans les limites de la Fédération Russe ou de la Russie tsariste, la plupart des autres ethnies ont toujours mieux vécu.

Par exemple le servage ne concerne pas du tout les polonais, les finlandais, les estoniens, les baltes en générale, alors qu’en Russie il existait toujours. Je suis sûr que tu te souviens que les gens en Géorgie, en Azerbaïdjan et en Arménie de l’URSS, vivaient mieux comparé à la Russie, sans parler de la Bulgarie, de la Hongrie, etc. C’est-à-dire que „Крым – наш“ est simplement le sentiment d’une justice retrouvé.

D’un point de vue pragmatique „Крым – наш“ est une connerie politique, car ils pouvaient de manière absolument calme donner à cette Crimée le statut de l’Abkhazie ou de l’Ossétie du Sud, et même si tu veux, de la République turque de Chypre. Il aurait fallu simplement déclarer un gouvernement local, reconnu par la suite par la Russie (et par personne d’autre), de leur donner un quelconque accord militaire et ainsi ils auraient pu résoudre tous les problèmes d’ordre pratique. Mais ils n’auraient pas pu résoudre le problème symbolique. Et le problème symbolique c’est que „nous avons raison“ que ce sont des russes, ce sont nos terres, „qui nous ont toujours appartenu“, etc. Mais bien sûr il y a aussi l’énorme prix politique, car ils ont fait peur au monde entier. La Russie a pris sa position la plus habituelle - celle de l’ours à la logique pas claire : elle est tour à tour bourrée, généreuse et magnanime, se bat féroce, met au monde des créateurs de génie, des „maitres“...

AA : On a l'impression que lors de l'annexion de la Crimée les conséquences n'avaient pas été mesurées ?

AR : Ils estimaient les avoir mesurés. Poutine s'imaginait la chose suivante : la situation sera mauvaise pendant 2-3 ans et après les choses vont s'arranger. Et, il reste président à vie avec 80% de popularité. Non pas malgré, mais grâce aux sanctions. Menacer l'autorité russe par des sanctions, c'est comme menacer le moujik russe par la vodka, comme disait un ami à moi.

S'il n'y avait pas la tentative de la priver de sa souveraineté, à l'heure actuelle l'Occident aurait pu avoir la Russie comme ami. Mais cette expérience a échoué. A ce propos, il faut à tout prix tenir compte de la structure socio-économique, qui est derrière. A la différence de tous les pays de l'Europe de l'Est, la Russie n'a pas permis à des entreprises étrangères de devenir propriétaires de ses richesses. Ils ont sauvegardé leur élite. L'Occident ne pouvait pas croire ses yeux, car ils ont dit tout simplement : ça ne se passera pas ainsi. Ils n'ont cédé ni leur pétrole, ni leurs métaux, ni leur gaz, ce qui est décisif.

AA : En effet, ils les ont cédés à des „élites“ locales, qui cependant sont pires et ce sont de plus gros voleurs que les américains.

AR : C'est leur notion de la souveraineté. Ils ont créé une élite locale – d'un côté elle est effectivement pire, mais d'un autre elle est perçue comme sienne. Le choix se fait entre des conquérants et des voleurs.

AA : En quel sens elle est meilleure, lorsqu'elle est sienne ? Je ne comprends pas. A mon avis la meilleure des deux élites est celle qui respecte le plus les lois, qui est plus efficace et qui crée un meilleur produit. Et non pas celle dont le sang est „russe“ et non américain.

AR : Certes, mais aux yeux de la population, on les vole.

AA : Alors que les oligarques ne les volent pas ?

AR : Si, ils les volent, c'est très injuste et ils le vivent très mal, ils haïssent les oligarques, mais ils s'y habituent. Je tiens à souligner que je n'expose pas ici des jugements de valeurs, mais j'explique comment la Russie et l'Occident se sont fâchés. Sans parler du fait que la „taille est

aussi de grande importance“. L’Occident est gigantesque – un milliard de personnes, et la Russie – 140 millions.

AA : Quel est le rôle des masses ? Au XXIe siècle – et tu l’affirmes toi-même – les gens sont devenus des hommes de masse, ils ont obtenus la visibilité et l’écoute.

AR : Au XXe siècle seules quelques personnes ont la parole, mais des millions passent à l’action. Au XXIe siècle avec l’apparition d’Internet et du consommateur comme figure centrale tout a changé de façon considérable. La politique est devenue polyphonique et même le mensonge a changé de genre. Le mensonge prémoderne est tout simplement une vérité cachée. Tu montres un gars et tu dis : „C’est le kniaz Dmitri“. Ou bien : „C’est Néron“. Mais en fait ce sont des Pseudo-Dmitri et Pseudo-Néron. Tu caches le vrai et tu montres le faux. Puis la société de masse invente un nouveau type de mensonge. Goebbels le résume de la façon suivante : le mensonge répété plusieurs fois devient une vérité. C’est la raison pour laquelle la propagande hitlérienne et stalinienne ont l’air aujourd’hui ridicules, désuètes et franchement connes. Un type te raconte tous les jours à la radio les mêmes choses, certes ça a l’air idiot, mais à l’époque c’était suffisant pour l’homme de masse, car il ne pouvait entendre rien d’autre et il percevait ce qui était dit comme la vérité. C’est tout à fait différent du Pseudo-Néron. Cependant dans le monde post-moderne ce deuxième type de mensonge a fait aussi son chemin. Le troisième mensonge, le mensonge d’aujourd’hui, est, disons, de la fabulation, de la fake news.

AA : Donc, pour résumer, le mensonge postmoderne cache la vérité, alors que le mensonge moderne est répété cent fois et se transforme en vérité...

AR : **Et le mensonge postmoderne, c’est 100 mensonges différents + 1 vérité.** Je peux te donner comme exemple l’assassinat de Kennedy : de toutes les versions exprimées, il y en a certainement une qui est vraie. Mais ça n’a aucune importance, puisque il y en a 100 autres qui sont exprimées. Et les gens, chacun ayant cru différentes versions, vivent avec le sentiment pénible d’être trompés et aperçoivent „derrière“ une quelconque „force“, „des maçons“, „des juifs“, „des communistes“, „la CIA“ et d’autres acteurs imaginaires.

AA : Ce mensonge postmoderne a-t-il un sujet ? Qui en est l’auteur ?

AR : Non, il se construit tout seul, c'est ce qui fait sa subtilité. C'est un effet du pouvoir dilué, et qui n'est pas concentré dans des centres de pouvoir. Bien évidemment, il y a toujours quelqu'un qui en profite, mais c'est secondaire. Le mensonge est la conséquence des 100 récits différents. 100 récits plus la vérité – et on cesse de comprendre quoique ce soit, on est en plein dans les 1001 nuits. La vérité est entremêlée dans les récits, un point c'est tout. Mais les gens gardent un sentiment particulier : „On est en train de nous mentir“. Aujourd'hui chaque personne, même l'adepte le plus fervent du pouvoir actuel, va t'assurer qu'on lui ment et qu'il est tout le temps trompé. La raison, c'est qu'on lui a dit aussi la vérité. Et on ne peut pas s'en sortir. Face au mensonge prémoderne on peut montrer le Dmitri réel ou la tombe de cet homme. Face au mensonge moderne on peut retirer le micro à Goebbels et arrêter ainsi le flux. Quant au mensonge postmoderne comment l'arrêter ? On précise la vérité, mais à chaque fois elle s'avère être simplement la 102e ou la 103e version...

AA : Et pourquoi c'est justement le consommateur qui est susceptible de choisir parmi la centaine de mensonges, sans choisir la vérité.

AR : C'est n'est pas un homme de masse, c'est un „chef de projets“. Il vit à travers le futur. Le plus grand, le plus profond changement c'est qu'un pouvoir de plus est resté dans l'histoire. Mais, commençons par le pouvoir classique, lorsque le duc apparaît avec son épée et exerce le pouvoir, dans le sens où il prend des décisions de vie ou de mort ; il peut simplement tuer et parfois il le fait. Dans cette structure classique la figure du pouvoir est au centre, elle est visible, claire. Le roi doit avoir la plus grosse tête, c'est-à-dire qu'il doit se mettre un grand chapeau en or, ou bien il doit par exemple être le seul à être habillé en rouge. On le voit tout le temps, et plus il est au pouvoir, plus on le voit. Le contact entre les subordonnés et le pouvoir s'effectue par l'examen visuel. Le souverain monte fièrement à son cheval et traverse la foule, qui est presque invisible, pareille, grise et sert de décor.

Quand j'étais en Inde je suis tombé sur une illustration impressionnante de cette prémodernité. A Jaipur, dans le palais du maharadja, étaient exposés ses vêtements. Il a beau être grand ce maharadja, il ne faisait pas deux mètres et demi de taille, s'il fallait en juger par ses vêtements. On lui mettait du coton dans les vêtements, puis un grand chapeau et on le faisait monter sur un éléphant. Et le pouvoir devenait absolument visible pour la population. Il y a un maharadja de trois mètres qui arrive sur un animal énorme et il flotte au-dessus des têtes des gens

assemblés. Donc, on n'a pas à se demander qui est au pouvoir. Alors que les gens de la foule eux-mêmes ne sont pas visibles, structurés, comptés, rangés. Et ceci est très important – ils représentent une foule, une majorité, et la question n'est pas dans le fait d'être disciplinés, transformés, rangés ou quoi que ce soit d'autre, mais simplement d'être tués ou laissés vivants.

Voilà pourquoi Foucault affirme que c'est une décision de vie ou de mort.⁴ Et par conséquent le pouvoir royal s'illustre avec le plus de puissance, lorsque le roi est fâché : dans l'exécution. L'exécution dure longtemps, et comme le fait remarquer à nouveau Foucault, elle incruste une hiéroglyphe sur le corps du sujet : „Je suis le pouvoir.“ Ce fut un cauchemar dégoûtant: marquage au fer, démembrement, écartèlement, extirpation, déchirement, étirage. Mais, ce que nous constatons comme torture, ce n'était pas seulement de l'inquisition, mais un dialogue entre le pouvoir et les subordonnés, entre l'ordre et le manque d'ordre. Et la foule vivait tout cela de manière ambivalente : oui, c'aurait pu être moi, mais quand même ce n'est pas moi. Horreur et joie. Et c'est ainsi qu'on exerçait le pouvoir. Plus tard, continue Foucault, au XVIII^e siècle, les agents du pouvoir cessent d'être clairement visibles. Ils deviennent rangés, en uniforme gris et le plus important – ils deviennent pareils, similaires.

AA : Interchangeables. En fait, c'est un pressentiment de la démocratie où les dirigeants sont interchangeables.

AR : C'est possible ! Le regard a changé. Le pouvoir n'est plus au centre du regard, il ne se voit plus. C'est la société disciplinaire qui arrive, dit Foucault. Le pouvoir est devenu invisible, car c'est lui qui est devenu l'œil. Ce ne sont plus les masses qui observent Louis XIV, mais c'est le dirigeant, caché et invisible, le commandant, le surveillant etc. qui observe les sujets, ils deviennent l'objet de l'intérêt de son regard. C'est un changement très radical. Et ceci est exprimé théoriquement par une structure qui a été inventé par Bentham – le Panoptique. La structure générale de l'usine, de la caserne, de l'hôpital, de l'asile, de l'école – tous ces petits espaces disciplinaires, où les êtres visibles sont justement les subordonnés. Oui, le surveillant ne reste jamais tout-à-fait invisible, mais ce n'est pas lui qui est observé. Ces sont *eux* qu'on observe. Le surveillant ne décide plus de la „vie ou de la mort“. On ne fait plus de démonstration sur le corps: „C'est moi qui incarne le pouvoir, regardez-le comment il se tord, frémissez!“ C'est

⁴ Du classique *potestas vitae necisque*

tout le contraire. L'objectif, c'est de discipliner ces gens, c'est leur changement, leur perfectionnement. Et toute discipline commence par la numération.

Les gens doivent être numérotés. C'est ainsi qu'apparaissent les changements modernes : les numéros des rues, les noms-prénoms-patronymes, le numéro civile, le numéro de la carte d'identité et du passeport, le numéro fiscal. La première numération, et toujours Foucault qui la décrit, apparaît lors de la peste à Paris. Le Roi-Soleil veut alors simplement savoir le nombre de survivants. Et l'organisation est la suivante : d'abord Paris est divisé en arrondissements, puis on va numéroter les rues et leurs bâtiments. Enfin, on ordonne à la population de se montrer à ses fenêtres à chaque fois que l'inspecteur du roi passe, pour que les habitants soient enregistrés. Cette première procédure est très anodine, car elle ne provoque aucune sanction, mais la définition de l'individu est radicalement transformée : tu es visible, dans la mesure où le pouvoir te voit. S'il ne t'a pas vu, tu n'existes pas.

Cette numération va s'approfondir plus tard dans l'histoire et dans presque tous les domaines apparaissent des milieux d'enfermement, ainsi nommés par Foucault : l'usine, l'école, l'hôpital, l'asile, la caserne, etc. Toute notre vie se passe dans un de ces espaces. Bien sûr, on a quelques moments intermédiaires, qui habituellement sont des fêtes. A cet égard un bon exemple est le bal des bacheliers ⁵: tu vas quitter l'usine à enfants (l'école) et tu vas aller par exemple dans l'usine à ampoules électriques. Mais tu fêtes cette petite pause ! La liberté...

AA : L'espace de quelques instants tu n'es plus le numéro untel.

AR : Dans ces espaces intermédiaires se déchaîne la joie éphémère d'avoir eu l'autorisation d'être un corps, qui n'est pas domptée et disciplinée par le pouvoir. Mais ça aussi, ça s'arrête avec l'arrivée du XXe siècle. La fin „des milieux d'enfermement“ est en fait la fin de cette autre époque. Voici venu le temps qu'on appelle „postmoderne“.

Je vais te montrer maintenant l'inversion temporelle. Les statuts de l'homme avant les milieux disciplinaires n'étaient pas beaucoup. Il est soit baron, soit paysan, soit artisan, ou abbé – chacun avait son statut avec son lot respectif de caractéristiques. Et l'homme des masses est déchiré entre plusieurs milieux. Non seulement il participe à la production, mais aussi à

⁵ Le bal des bacheliers est une fête dans le calendrier des nouvelles traditions bulgares très appréciée par les élèves et leurs familles Il célèbre l'entrée du bachelier dans la vie adulte.

l'éducation, il a une famille, des amis, des passe-temps, il est l'acteur de beaucoup de rôles. Il reçoit des dizaines de statuts relativement indépendants.

AA : Ou bien des identités.

AR : L'identité, c'est vivre son statut. Et le statut, c'est la chose que la société t'inculque et elle a envers nous des exigences concrètes : tu es un père, tu es citoyen bulgare, tu es ingénieur, tu es vice-directeur, tu es membre du parti, tu es un habitant de Sofia... Et il y a des dizaines de statuts.

En outre, il y a beaucoup de normes de statuts que tu estimes naturelles. Ton enfant doit manger trois fois par jour, doit aller à l'école, doit faire des études supérieures, vous devez partir en vacances chaque été, etc. „La politique“ de l'homme de masse dans la société moderne est de reproduire ces statuts. Mais bien sûr il peut se battre pour en acquérir de nouveaux. Comme par exemple devenir directeur de l'usine ou ministre. Mais dans l'ensemble, il lui arrive plus souvent de reproduire les statuts, étant donné qu'il est en permanence sous pression de renoncer à l'un des statuts aux dépens d'un autre – par exemple, il doit choisir entre partir en vacances ou l'école prestigieuse où son enfant pourra apprendre le français.

AA : Mais par qui et pourquoi est-il sous pression ?

AR : Par la vie. Il lui manque de l'argent et du temps, pour le dire simplement. Il n'arrive pas réaliser au mieux ses statuts. Et il arrive aussi de les perdre, ce qui s'appelle le déclassement. Le monde le menace en permanence de déclassement. Les révoltes de cette société sont toujours liées à un type concret de déclassement. Il s'avère tout d'un coup que tu ne peux plus continuer d'être ce que tu es.

AA ; Mais comment se sont accumulés ces nombreux statuts ? En combien de temps ?

AR : Dans la société urbaine complexifiée, dans laquelle est entré l'ancien paysan. Car chez lui, c'est différent. Pour lui, il y a un calendrier clair – celui du cycle agricole et de l'éducation des enfants. C'est dans ce climat qu'au XIXe siècle naissent les nations. Et il est primordial de comprendre en quoi consiste cette apparition.

„La nation“ présente les choses comme si tous gens sont pareils à la naissance. Mais ils sont différents de ceux qui sont nés ailleurs – nous sommes portugais, et non espagnols. Le mot même de nation est tardif. Au Moyen Age il désigne les communautés estudiantines.

AA : Le mot „nation“ vient en fait des sociétés des étudiants au XVIIe siècle. A l'époque, dans les universités des principautés allemandes, les étudiants s'étaient rassemblés en sociétés selon leur origine et avaient formés lesdites nations – ils étaient de Saxe, de Bavière, de France, de l'Ecosse.

AR : Oui, „native“ en anglais qui signifie „né“ ou „d'origine“. Mais à partir de la Révolution française, et plus spécialement à partir de Sieyès, le mot „nation“ commence à être employé dans un tout autre sens : nous ne sommes pas des comtes, des prêtres, des paysans, des bourgeois, mais nous sommes une nation, nous sommes des français. Il y a en cela une grande opportunité d'égalité. Ça ressemble énormément à une ethnie artificielle.

Pourquoi je dis artificielle ? Parce que pour l'ethnie il y a une origine commune réelle, qui plus tard est prise en conscience et précisée – au sens où les uns sont par exemples des antes du Nord, les autres des antes du Sud et leur parler et le même, proche ou similaire. En ce qui concerne la nation, c'est le contraire. Ici, il y a d'abord l'uniformité, et ce n'est que plus tard qu'est formulée l'origine commune. La même origine et le même parler sont assurés par deux procédures principales. Premièrement, la langue devient la même par la répression. Tous les enfants commencent à apprendre une langue correcte, dite „officielle“ et ils sont obligés de parler et d'écrire dans cette langue. Généralement un des dialectes (derrière lequel il y a une armée et une flotte, comme disait le linguiste Max Weinreich) est déclaré comme la vraie langue et ainsi apparaissent le vrai allemand, le vrai français, le vrai bulgare. Dans les années 60 du XIXe siècle „le vrai italien“ est parlé par 2% des habitants de la péninsule en pleine unification. Au début „le vrai bulgare“ n'est parlé que même pas par 1% de la population, car c'est un dialecte parmi d'autres. En d'autres termes une langue universelle apparaît et elle devient obligatoire, car si elle n'est pas employé, tu es sanctionné par : tu es con, tu es sauvage, tu es bête, tu es illettré et inculte, en un mot – un imbécile.

AA : Donc la nation n'est pas quelque chose de donné, qui est apparu en vertu d'une origine commune, d'un territoire commun et d'une langue commune, mais c'est une construction politique, qui édifie l'origine commune de manière rétrospective.

AR : Tout à fait. Et l'origine commune est construite par l'unification de l'histoire. En quelque sorte si nous n'avons pas d'idées communes, étant donné que nous n'avons pas d'ancêtres communs, certains personnages de l'histoire s'avèrent être nos ancêtres communs. Et il faut que moi et toi, nous les aimions de manière égale, car ce sont des héros et de grands personnages. C'est ainsi que naît le Panthéon des héros, c'est-à-dire le résumé de l'histoire de manière unifié pour tous et à tout prix héroïque – ce qu'en fait elle n'est pas, bien évidemment. Alors qu'elle se doit d'être héroïque, non pas tant pour qu'on soit fiers de nous-mêmes, mais du fait que nous devons rester à jamais ensemble, car nous sommes ensemble à jamais *redevables*. C'est ainsi que nous les maintenons en vie ces merveilleux ancêtres. C'est justement dans ce sens que la nation est une quasi-éthnie. Il est important pour nous de construire un trait commun. Et il doit absolument venir du passé. L'homme du XXe siècle est habitué aux appartenances. Il sent en permanence qu'il est redevable à quelque chose, à un groupe d'individus, le plus souvent des défunts. Plus l'individu a de l'appartenance, plus il est moral. Les grandes polémiques posent la question sur ce qu'est le passé et sur ce qu'on lui doit, alors qu'il serait plus correcte avant tout de savoir ce qu'on paie réellement à ce passé.

AA : Et que se passe-t-il après la fin du très court XXe siècle ?

AR : Apparaît la figure qui va former le noyau de notre monde. Elle diffère de l'homme précédent non pas par le fait, disons, qu'elle n'apprécie pas la nation. Non. L'homme actuel, l'homme d'aujourd'hui retourne le temps. Il n'est plus concentré sur le passé, mais il se concentre sur l'avenir. Et cela devient possible, car cet homme a, pour la première fois, la possibilité de planifier pratiquement et même financièrement son avenir. Et de s'approprier des identités sur des événements à venir, et nos passés. De ne pas reproduire l'épicerie de son grand-père, de ne pas se marier à 22 ans et de ne pas être chrétien-démocrate comme ses ancêtres, mais de construire sa propre biographie *future*. Et ses identités basées sur les récits du passé sont partiellement refoulés par un récit individuel sur l'avenir. Et c'est possible, car il reçoit de la part de l'Etat social un excédent, de l'argent à disposition. Comme quoi il ne se déchire pas entre la question des études d'anglais de son enfant et l'achat d'un tailleur à sa femme qui est institutrice,

mais il se demande où est-ce qu'il va passer ses vacances l'année prochaines. A Corfou ? Ou bien il va s'acheter une nouvelle télé ? Et tout ça, c'est parce qu'il a refait surface.

La longue bataille entre les travailleurs et le capital mène au fait que dans une partie du monde, surtout dans celle qu'on appelle le „Milliard d'or“, énormément de personnes deviennent des „chefs de projets“. Et on obtient la figure du Consommateur, de l'homme pacifique, de l'homme qui a radicalement affaibli les définitions du passé et a considérablement renforcé son activité planificatrice. En fait, c'est le secret du monde d'aujourd'hui : l'homme qui veut vivre mieux. Non pas vivre correctement, ni comme par le passé, ni même bien simplement, mais mieux.

AA : Mieux comparé à quoi, comparé à qui ?

AR : C'est ce qui fait toute sa beauté: mieux que soi!

AA : Pourrais-tu l'expliquer ?

AR : Un paysan du Moyen Age ne pourrait jamais s'imaginer vouloir un carrosse. Il veut simplement vivre mieux, et bien sur tout être humain désire vivre mieux. Mais, il appartient à une caste. Et après la Révolution française, à une classe sociale. Il sait de quel côté de la barricade il se trouve, il est figé de par sa caste ou sa classe. Lorsque les masses envahissent le Palais de l'hiver, ils ne veulent pas vivre comme ceux du Palais de l'hiver, mais ils veulent les détruire, les moujiks dépouillent et incendient les domaines des nobles, sans vouloir s'y installer. Du fait même que chacun devient l'auteur de son avenir, les classes disparaissent, ce qui ne veut aucunement dire que disparaît l'inégalité.

A la place des classes il y a désormais des réseaux. Et l'homme nouveau perçoit dans son imaginaire ceux qui vivent mieux que lui comme un avenir possible et désirable. De même, ceux qui vivent moins bien que lui, il les perçoit comme un avenir indésirable. Il se dresse face au monde comme „chef de projet“ avec la liberté que lui donnent ses 500 dollars par mois. Et par le fait même qu'il fait des projets pour son avenir, il n'est plus ancré dans une classe sociale.

La société sans classes voit le jour. Supposons que cet homme qui fait des projets soit libéré du milieu disciplinaire, que personne ne l'emploie plus comme force, mais comme

attention – ceci est très important. Car les forces productrices nouvellement créés exigent non pas tellement de force physique, mais de l'attention, de la concentration. A l'époque, il labourait simplement la terre 60 heures par semaine, ce qui l'exténuaient, et on le payait juste de quoi se remplir l'estomac, se bourrer et se reproduire, afin de se multiplier – c'est le destin de l'homme des classes. Le consommateur n'est pas dans le même état. D'abord, il n'a pas un travail physique dur. Et deuxièmement, il fait des projets d'avenir et de cette façon disparaissent les obstacles de classe sociale. C'est-à-dire qu'il n'y a plus de relations entre ceux qui possèdent l'usine et leurs surveillants, d'un côté, et d'un autre ceux qui s'agitent à l'intérieur de l'espace disciplinaire. L'homme „devient“ comme Rockefeller. Certes, d'une autre envergure, mais tout de même un Rockefeller.

A ce propos, en termes de quantité, l'inégalité augmente considérablement, mais la différence en termes de qualité disparaît. Rockefeller conduit une voiture, le „chef de projet“ aussi. Rockefeller a une télé, le „chef de projet“ de même. Ils ont les mêmes vêtements. Les enfants de tous les deux vont dans les universités. Ils votent dans des sections voisines, etc.

AA : En fait, ne décris-tu pas d'une manière beaucoup plus compliquée le rêve américain ? L'idée que tout le monde peut réussir.

AR : Les Etats-Unis sont le leader dans l'apparition de la société de consommation. Et par conséquent la classe supérieure se transforme d'une couche exécrationnelle qui opprime et exploite en un exemple de brillant avenir. L'homme peut toujours détester cette couche sociale, s'il estime que ses membres y sont injustement, que ce sont des voleurs à outrance, mais il ne sent pas opposé par principe à cette classe supérieure, il ne se sent pas principalement différent. A 99% des prolétaires il ne leur vient pas à l'esprit de devenir capitalistes. Le peu de personnes parmi eux qui le désirent quand même, réussissent parfois à faire ce chemin. Mais à l'époque, entre les classes, il y a un énorme précipice. Différents vêtements, différente musique, presque tout est différent. Alors qu'aujourd'hui, il n'y a pas de précipice. La société s'avère tout à coup construite à nouveau de façon pyramidale, mais de manière à ce que la vie de ceux qui sont au-dessus soit pour toi et tes enfants un exemple à suivre pour l'avenir. Et voici „que même Kate de la classe d'à côté est devenu princesse, j'ai vu sa robe – elle est splendide – j'étais là-bas sur la place “... C'est pour ça que je t'ai dit tout à l'heure : l'homme veut vivre mieux que soi.

Tout comme le capitaliste qui est un homme désirant être plus riche que soi. Il a 100 leva, mais il veut qu'il ait 110, puis 200 lv, etc. En d'autres termes le capitalisme est arrivé aussi pour l'homme de masse – il devient le capitaliste de son propre corps, il veut être un capitaliste à valeur ajoutée, il veut vivre encore mieux. Voici le moment venu d'aborder les deux conditions qui maintiennent ce monde – la paix et la croissance. Si le monde est en paix et en croissance, tout va bien. Comme l'a formulé le psychologue allemand Norbert Bolz, que tu as traduit : cet homme est pacifique.

AA : Lorsqu'il a le sentiment subjectif que son projet marche.

AR : C'est la croissance. Chaque année il fait un pas en avant devant soi, chaque année il devient quelque chose de plus. Mais c'est un quasi-capitalisme, car il n'augmente pas le capital, il n'augmente pas la masse monétaire, mais il commence à vivre mieux que soi-même. Par conséquent, le consommateur se sent tranquille de façon principalement différente de l'homme des classes sociales. Le consommateur se sent bien quand il y a la paix et la croissance. Et lorsque l'une des deux conditions est troublée, il fait une hystérie.

Le sociologue allemand Hartmut Rosa ajoute aussi à ces facteurs l'accélération gigantesque. Dans les sociétés prémodernes le changement dans la vie arrive en l'espace de plusieurs générations. On ne va pas arriver à terminer la construction de la cathédrale de Cologne, mais on la construit quand même. La modernité est l'époque où une génération et un changement coïncident. Chaque génération transforme. Alors que, lors de la postmodernité en l'espace d'une vie se passent de nombreux changements, écrit Rosa. Et il donne un très bon exemple, en visant son grand-père : je suis né à Munich, je suis boulanger, marié à Greta, je suis catholique et je vote toujours pour les partis chrétiens. Ce sont là cinq définitions tout à fait inébranlables. Alors qu'aujourd'hui voici de quoi ça aurait l'air : durant les deux dernières années je vis à Munich, j'étais boulanger pendant 7 ans, mais actuellement je travaille comme fournisseur, je vis avec Greta depuis 4-5 ans et parfois je vote pour les partis chrétiens. Et tu peux remarquer que ce sont les fondements qui ont bougé. Il faut donc que tu rajoutes ça à la planification. Ces choses-là ne lui arrivent pas, il ne les subit pas. Personne ne lui dit : maintenant on va te déplacer à Londres. Il le fait tout seul. C'est justement ça, la planification. Il va construire le projet de ses statuts d'une manière nouvelle. Car il est financièrement puissant.

AA : Mais très souvent ça arrive par hasard. Les circonstances le poussent.

AR : Parfois ça arrive aussi partiellement par erreur (Greta, par exemple, s'avère insupportable), mais tu es toi-même le planificateur. Ça n'a jamais été ainsi. Et c'est là que se passe le plus important, constaté par Deleuze : de la société disciplinaire on passe à la société de contrôle. C'est une découverte importante de Deleuze. Le pouvoir cesse d'être une force qui t'est opposée. Le pouvoir précédent discipline, récompense celui qui marche le mieux au pas cadencé, celui qui mémorise le mieux, celui qui a l'air le mieux, etc., c'est un pouvoir d'opposition. Car il désire une chose, et toi – une autre. Toi tu veux que le défilé s'arrête tout de suite et que tu boives une boisson rafraîchissante. Alors que le pouvoir veille à ce que tu ne boives pas de boisson, sauf de temps en temps sous son autorisation, pour que tu ne puisses pas te révolter, et te fait revenir dans la rangée.

Ou bien regarde comment le pouvoir s'occupe du transport. Il compte les personnes, les entasse comme des sardines dans un wagon, il veille à ce qu'ils n'étouffent pas et aient de l'eau pour la route, puis les transporte de A à B, leur ouvre le wagon et les laissent sortir. L'autre pouvoir ne compte presque pas sur ta subjectivité. De plus, en général ta subjectivité n'est pas désirée par le pouvoir, elle est un obstacle. Plus tu es pareil aux autres, plus tu seras convenable. De quoi a l'air un aéroport contemporain ? C'est toujours le même calcul du déplacement des 100 personnes de A à B. Sauf que ces 100 personnes, nul ne les entasse dans le wagon, ils sont régis par des règles et par un contrôle. Tu vas volontairement à l'heure à l'aéroport, tu essayes en un minimum de temps de prendre un siège dans l'avion, tu te soumetts volontairement à tout le contrôle, tu te déplaces dans un labyrinthe de panneaux, tu ranges tes bagages, tu mets ta ceinture, tu débranches ton portable et tu pars.

AA : On peut raconter ça autrement, toujours comme une société de contrôle, mais avec des éléments d'imposition. L'aéroport fonctionne comme un entonnoir. Il est vrai que tu y glisses volontairement dans cet entonnoir, mais on te concentre sans cesse – tu viens d'un espace totalement ouvert, tu passes par la salle d'attente, puis tu arrives au scanner aux rayons X, on te concentre de plus en plus pour en fin de compte arriver à être concentré dans l'avion.

AR : Oui, mais l'essentiel, c'est que tu désires la même chose que le pouvoir. En voici la raison. C'est un nouveau contrat avec le pouvoir ; ou comme le dit Deleuze – avec la race

insolente de nos nouveaux maîtres. Lors du contrat précédent on avait : tu vas m'écouter, car je suis effrayant, je te vois et je suis partout. Et si tu ne m'écoutes pas, tu auras trois jours de cachot, tu seras exécuté, emprisonné, lié, ou tu recopieras cent fois la phrase.... Car, c'est moi qui fais peur. Toi, tu veux une chose, et moi j'en veux une autre. Tu feras ce que moi, je désire. A la fin tu voudras, ce que moi je voudrai. C'est le genre de pouvoir dans les sociétés selon Foucault.

Dans les sociétés après Foucault, toi tu veux la même chose que désire le pouvoir. Il y a ici une convergence fondamentale entre ton objectif et celui du pouvoir : te déplacer pour un minimum de temps entre Madère et Salzbourg. Cependant, le pouvoir t'a posé quelques conditions que tu t'efforces à respecter. De par son expérience, il sait que tu vas en enfreindre quelque unes involontairement, et il a pris certaines mesures afin de s'assurer contre celui qui se trompera. Mais son objectif principal n'est pas de te faire peur, ni de te faire revenir dans les rangs ou de te rendre passif, bien au contraire – il veut t'activer au sens positif ; en principe ton activité est considérée comme souhaitable, car votre objectif est le même.

Ce n'est plus la société de classes où les dirigeants ont beaucoup de mal à gérer les masses gigantesques et voilà pourquoi ils vont sans cesse les numéroter, les ranger, les rediriger, les arrêter, les enfermer en essayant de retenir les millions de gens potentiellement révoltés. C'est désormais une société où le pouvoir est ton complice, car à la base vous voulez la même chose – la paix et la croissance. Par conséquent ce pouvoir devient le plus faible de toute l'histoire de l'humanité. Le plus faible concernant les possibilités de répression et de mesures actives. Il devient par ailleurs ridiculement mobile, il s'adapte en permanence envers les gens, il fait des grimaces, il gesticule, et en conséquence les gens deviennent de plus en plus arrogants et prétentieux à son égard.

Mon exemple préféré : imagine la Rome Antique, ou Antonin le Pieux regarde des jeux de gladiateurs, alors que sur l'arène on peut apercevoir les êtres les plus misérables au monde, habillés dans des vêtements spéciaux pour divertir par leur sang les patrices immobiles, qui s'agitent juste de temps à autre. Puis 2000 ans après, au même endroit courent 22 millionnaires. Et ils divertissent les pauvres. L'inversion a été réalisée.

AA : Bon, c'est claire, mais le dollar que payent les dizaines de millions pour regarder les 22 millionnaires génèrent des sommes colossales.

AR : Justement, c'est l'essence des choses. De plus, il ne s'agit pas d'un dollar seulement. Les millions en question regardent des images sur l'écran qui suite aux pubs, vont générer encore 100 dollars, qui se répartissent de manière assez compliquée entre les millionnaires. C'est le mécanisme. Et remarque que le pouvoir, qui de nature est immobile et effrayant, de nos jours n'arrête pas de bouger, de s'agiter et de s'adapter.

Une inversion absolue. Au centre du monde actuel est le consommateur, et le pouvoir tourne autour de lui et le divertit, pour résister comme pouvoir. Cependant, il y arrive à travers les réseaux, car il ne peut plus le faire à travers la hiérarchie.

Pour la société moderne le principal était la hiérarchie. Le plus visible se trouvait tout en haut et regardait tout. Il avait sous ses ordres dix membres du Bureau politique⁶, qui de leur côté étaient au-dessus des secrétaires régionaux, puis la Sécurité d'Etat⁷, etc. Alors que la foule vivaient tous les jours de la même manière, car ceux d'en haut s'en chargeaient. Aujourd'hui rien n'est plus pareil : les dirigeants sont sortis de l'anonymat, puis sont entrés dans un style de mobilité, mais arrivent à peine à s'y tenir. Marx dit que les pensées dominantes d'une société sont les pensées de ceux qui dominent. Aujourd'hui, c'est largement confirmé. Car diriger, c'est se confondre dans les pensées d'autrui, en les formulant.

Il n'y a aucun pouvoir au-dessus du consommateur pour le manipuler ; fais ceci, ne fais pas cela. Lui-même, il est devenu le pouvoir. Et remarque, l'inversion est totale. Mais cette manipulation à travers l'avenir – car c'est justement un pouvoir par l'avenir à une échelle de masse – s'enraye si une des conditions de base est troublée, c'est-à-dire s'il n'y a pas de croissance ou la paix. Alors tout s'effondre comme un château de sable. Voilà pourquoi Osama ben Laden est si dangereux pour cette société. Il est dangereux pas autant pour les gens que pour les élites. Car il leur trouble les synchronisations, étant donné qu'il désynchronise et il resynchronise les consommateurs.

AA : Pourrais-tu le comparer – en guise d'illustration – aux mécanismes qu'a utilisé le pouvoir précédent pendant la période moderne ?

⁶ Le Bureau politique est l'organe exécutif suprême du Parti communiste

⁷ Appellation courante du Comité pour la sécurité d'Etat (les services secret bulgares)

AR : Quelle est la technique principale du pouvoir actuel ? Pour le précédent, c'est clair : on discipline, on compte, on range, on hiérarchise. Alors qu'aujourd'hui – rien de tel – on ne force personne à faire quoi que ce soit. On ne fait que le séduire, le leurrer, on scrute minutieusement ce qu'il va vouloir, le dénominateur commun de chaque séduction s'appelle une synchronisation. D'abord toi, puis lui, ou bien en même temps – ce sont les synchronisations en série.

Dans cette pièce et à cet instant chacune des molécules bouge à la vitesse de 300 mètres à la seconde (la vitesse d'une balle lors d'un tir étant de 400 m/s). On parle donc d'une vitesse moyenne. Imagine donc que toutes les molécules se synchronisent dans la même direction. Et bien elles vont nous soulever et nous jeter dans la mer. Mais il se trouve qu'elles sont désynchronisées, elles volent dans toutes les directions et en conséquence tu as le sentiment que l'air est en repos. Nous avons une caractéristique similaire de la société actuelle. Lorsqu'elle est hétérogène, elle est dans le repos. Voilà pourquoi la variété est d'une si grande importance. Plus c'est varié, plus c'est stable. La variété produit de la stabilité (souviens-toi du nouveau type de mensonge). Et l'inverse – toute homogénéisation mène à l'instabilité. Car ils détiennent la force et ils sont les sujets. Et le pouvoir les séduit (synchronise) presque uniquement à l'aide des carottes. Ou plutôt le pouvoir, l'ordre c'est la séduction même. Et plus il y a d'appât, plus les voies sont variées, plus les sujets seront dirigés dans toutes les directions – et par conséquent il y aura plus de stabilité.

Le Brexit est une illustration merveilleuse de synchronisation spontanée. Avant ça c'était la grippe aviaire. Une pensée tout bête a soudain uniformisé les têtes de 500 millions ou d'un milliard de personnes – et toute une catastrophe s'est produite. On a tué les oiseaux tout-à-fait bêtement, il n'y avait aucune grippe aviaire. Et la Grande-Bretagne a quitté de façon imprévisible l'UE, et elle devra en payer le prix à hauteur de dizaines de milliards, si elle arrive à s'en tirer qu'avec ça. Ce sont des synchronisations spontanées. La peur du terrorisme est aussi une telle synchronisation. Après le 09 Septembre Washington s'est vu obligé d'assurer des milliards de prêt au transport aérien. Car le 12 Septembre, et bien, tout simplement les gens ne sont pas montés dans les avions. Un effet qui n'a pas du tout été recherché par Ben Laden, un effet de synchronisation latérale, mais un effet assez fort. L'aviation s'est écroulée en un jour, car elle est construite sur l'hypothèse fondamentale que demain des milliers de personnes vont

monter à bord des avions. Car il en est ainsi tous les jours. Mais ils ne sont pas montés et les compagnies aériennes en sont arrivées à ne plus pouvoir payer les taux d'intérêt sur leurs crédits – et elles en sont presque mortes. Telle est la force de la synchronisation.

Celui qui synchronise détient le pouvoir. C'est une des caractéristiques majeures dans les sociétés de contrôle. Comme tu peux le constater une telle société avec une telle vision sur l'avenir, avec la synchronisation pour mécanisme principal du pouvoir, avec le pouvoir en mouvement des millionnaires courant sur le terrain de foot qui divertissent les pauvres – cette société n'a rien à voir avec la précédente où Bismarck avec son casque en fer se dresse devant les rangés carrés des armées.

AA : Au début de cette conversation il a été question de Poutine, de la Crimée et des russes. Comment ce sujet arrive-t-il à s'inscrire dans tes réflexions sur les sociétés de contrôle et de synchronisation ?

AR : Il s'y inscrit et pas seulement de manière métaphorique, dans la mesure où Poutine a bien réussi à atteindre une synchronisation interne phénoménale des russes. Cependant, elle a abouti à un effet secondaire et non voulu de Poutine d'une synchronisation presque totale de l'Occident contre la Russie. Il a effectué une sorte de double synchronisation, de plus avec l'effet spéculaire. Certains le comparent à l'annexion de l'Autriche dans les années 30, mais c'est un processus tout à fait différent. Ce dernier était l'effet de la lutte entre les différentes hiérarchies. Alors qu'ici c'est un processus de réseaux qui est considérablement secondé par les médias. Car n'oublie pas qu'aujourd'hui ce ne sont pas les classes qui dirigent, mais les réseaux.

L'idée que les classes dirigent est a priori absurde. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas aussi de capitalistes et de travailleurs, et ça ne veut pas dire qu'il n'ont pas de contradiction dans leurs intérêts. Si. Et parfois ils luttent entre eux, et parfois par un hasard heureux, ils arrivent à s'entendre. Et donc ce ne sont pas des classes qui dirigent, mais des réseaux très complexes, dont fait partie également l'homme ordinaire, le consommateur. Il y a aussi des gens qui n'entrent dans nulle réseau (c'est-à-dire des réseaux d'échange) – le clochard n'en fait pas partie, voilà pourquoi il va si mal. En dessous de ces 70-80 %, il y a aussi 20 % dont il est très difficile de parler. Car la société est assise sur eux et les écrasent – elle n'en profite même pas, mais de temps en temps elle les remarque et leur jette quelques miettes. Mais tout de même 80 % sont organisés

en réseau, et le réseau c'est un échange. Donnant – donnant. Pas moyen donc que je te donne des ordres.

AA : Mais l'homme ordinaire qu'est-ce qu'il échange ? J'ai l'impression qu'il n'a rien à échanger...

AR : Ce n'est pas vrai. Il a déjà obtenu un prêt – et c'est déjà un échange. Et à travers ce crédit il a échangé avenir contre avenir. Non pas au sens qu'il va rembourser l'argent. Il a promis beaucoup plus : de ne pas se bourrer pendant 5 ans, de ne pas se fâcher avec le chef, d'avoir des revenus constants. Il a mis en jeu sa ressource principale – son avenir. Cette société tient à un gigantesque marché conclu pour l'avenir. Et, si par malheur l'avenir se passe de manière différente, ça devient effrayant – arrive une crise soudaine, dont ils ne peuvent même pas comprendre l'origine.

AA : C'est-à-dire que l'homme de masse et en fait l'homme des réseaux, qui met en jeu son avenir, car il n'a pas d'autres ressources, n'est pas ?

AR : Posons-nous la question et allons jusqu'au bout – ce nouveau pouvoir du Milliard d'or de quelle nouvelle propriété est-il issu ? On peut répondre facilement. Les luttes du travail contre le capital mènent à une expropriation (principalement par les impôts) partielle et systématique des bénéfices de ce capital.

Il y a deux nouveaux effets : le capital est désormais perçu comme utile pour les travailleurs. Ils l'ont accepté, certes en grimaçant le dégoût, car il ne faut pas oublier qu'on leur prend la moitié des bénéfices.

Et deuxièmement, ils sont devenus en masse des quasi-capitalistes. La valeur ajoutée, qu'ils produisent est négative pour la première fois de l'histoire. Ils reçoivent (pas sur le marché) plus qu'est la valeur de leur force de travail. Surtout comme rêve, comme avenir et virtuellement, mais ils le reçoivent quand même.

La valeur de la force de travail – selon la pensée de Marx – est égale à la valeur des produits, nécessaires à la reproduction de cette force. Si en l'occurrence il y a une certaine production élargie, une certaine croissance, elle est démographique. L'excédent dont il est

question (l'argent qui sert le consommateur à faire des projets) est une somme reprise aux bénéfices du capital, de la richesse qui s'active toute seule. Surtout n' imagine pas un salaire – tous les bénéfices de l'état social forment un flux, qui tire habituellement le travailleur de masse du simple processus de reproduction et le met dans une position principalement nouvelle. C'est pour ça que je parle d'une valeur ajoutée négative.

IV. Economie globale + politique locale = réseaux

- *Pronostic sur la future organisation politique du monde (ni plus, ni moins)*
- *Nations et économie*
- *Quelle est la différence entre la corruption et les „pistons“*
- *Pourquoi l'argent n'est que pour les pauvres?*
- *Comment apparaissent plusieurs régions mondiales*
- *Le mot „réseaux“ est le mot le plus répété*

AA : Pour parler en termes simples, depuis plusieurs décennies déjà nous vivons avec le sentiment que les états-nations disparaissent, et que petit à petit apparait la société civile. Cependant, durant les dernières années on a l'impression de constater une volte-face. Presque partout dans le monde les nationalistes accumulent de l'énergie, puis apparaissent toutes sortes de „mouvements identitaires“, qui par ailleurs entrent dans des réseaux internationaux. La question formulée en bref, c'est de savoir si nous sommes bulgares ou citoyens?

AR : Ce sont des choses incommensurables. Et par conséquent, elles sont incomparables au sens de la cohabitation indépendante. Etre citoyen, c'est maîtriser un bon nombre de techniques sociales. Alors qu'appartenir à une nation donnée est tout autre chose. Tu ignores ce que ça veut dire, et jusqu'où ça s'étend. En temps de guerre, par exemple, on exigera de toi que tu risques ta vie pour cette nation.

AA : La citoyenneté peut aussi l'exiger de toi, si le service militaire obligatoire existe.

AR : Dans tous les cas, l'état-nation va l'exiger et il est certain que tu ne sais pas à l'avance ce qu'elle te demandera exactement ou ce qu'elle te donnera. La seule chose que tu sais, c'est que ton destin est à peu près pareil au destin de tes compatriotes.

AA : C'est-à-dire que la nation est une communauté imaginaire. Et une construction politique, comme il a été évoqué dans une de nos discussions précédentes.

AR : L'ethnie est aussi „imaginaire“, tout comme, par exemple, „grand-père“, et en principe tout ce qui est social n'est pas „un objet“ et contient quelque part au fond une illusion, une image, une représentation.

La nation apparaît dans le contexte d'une situation révolutionnaire qui supprime la société de castes, en créant de manière formelle des hommes égaux. Il s'est avéré que c'est une création d'un nouveau type d'inégalités dans le cadre de la massification du personnage merveilleux du „travailleur“ – l'homme qui vend une partie de sa vie. La classe est la maladie dont „souffrent“ les nations. Karl Marx prouve qu'à travers les échanges équivalents, le marché produit de l'inégalité croissante (son affirmation sur la valeur ajoutée) et de cette façon s'est formée une société originale qui est inégale, mais de manière tout à fait nouvelle - de par la classe sociale, et non de par la caste. L'inégalité dans les sociétés de castes est clairement déclarée et même un enfant d'un an est au courant : tu vois, les autres là-bas sont tels, mais nous, nous sommes différents. Alors qu'ici c'est le contraire.

C'est une affirmation fondamentale que tous sont (formellement) égaux. Tous sont des citoyens, ils ont des droits égaux, ils peuvent se marier entre eux, ils ont le droit de travailler ce qu'ils veulent, et ils peuvent même être élus comme présidents, ils peuvent être jetés en prison aux mêmes endroits, ils peuvent être exécutés de la même manière, etc. Cependant, il s'avère qu'en profondeur tout cela n'est qu'apparence. Marx le découvre dans les mécanismes du marché libre : que certains désirs, libres en apparence, mènent systématiquement et obligatoirement à une inégalité factuelle et croissante.

Tout le marxisme comme théorie politique est construit justement sur la réflexion visant à détruire cette inégalité. Cependant à cet endroit, Marx commet une erreur fondamentale et incompréhensible pour moi, en propageant l'explication des classes sociales dans la société et également rétrospectivement dans le temps. C'est-à-dire qu'il parle du féodalisme comme d'une société de luttes des classes entre paysans et féodaux, et ce qu'il a appelé „la société esclavagiste“ – comme une lutte entre les esclaves et les maîtres. Mais la marchandise de la force de travail est quelque chose de tout à fait nouveau. Avant de vendre de la force de travail, c'est-à-dire avant de faire sortir sur le marché une partie du temps de ta vie, le travail humain n'a eu de pareil statut que de temps à autre.

AA : Mais même avant, le travail de l'homme a tout de même existé. Saut qu'il n'était pas vendu, mais approprié, n'est-ce pas ?

AR : La première possibilité, c'est de posséder le travailleur même. Ou comme c'était le cas encore plus en arrière dans le temps – d'être de la même famille. C'est ça, l'esclave. Tu le nourris et le submerge de travail à la plantation et ou tu le fait ramer à la galère, et le plus souvent tu le contrains à être ton serviteur à la maison. L'autre possibilité, c'est le paysan, que tu possèdes en partie, ou plus précisément dont tu possèdes la terre, et il peut y être asservi. Ou encore, la sous-variante suivante : tu n'achètes que la marchandise, comme c'est le cas avec l'artisan : tu achètes un pot, une pièce du travail de cet artisan, mais tu ne te mêles d'aucune manière de sa vie. La marchandise de la force de travail n'existe pas encore en masse. Et pour simplifier, il représente la chose suivante : je vends ces 8 heures, comme tu l'ordonnes, mais je conclus ce marché de mon gré, et dans le reste du temps, je fais ce que bon me semble. La marchandise de la force de travail est une chose unique.

La société de classes, la société capitaliste s'est avérée être tellement plus effective que les autres, que l'Angleterre a envahi en un siècle le quart de la planète et les marchés mondiaux – et pas simplement en „gérant les vagues“, mais surtout par ses marchandises. (Les Britanniques mènent parfois des guerres uniquement pour que soit autorisée le commerce libre) Vers la fin du XIXe siècle les principaux pays capitalistes, et surtout la Grande-Bretagne et la France réussissent à soumettre la moitié de l'humanité. Et, c'est sans précédent. Les chiffres sont les suivants : au 31 décembre 1800 l'Inde et la Chine produisent la moitié des marchandises dans le monde. Alors qu'au 31 décembre 1900, c'est-à-dire seulement 100 ans plus tard, ils en produisent à peine 14 %. C'est à ce niveau que l'industrialisation a explosé l'Europe. Et à l'heure actuelle ce rapport est inversé à nouveau. En d'autres termes, ce qui est sans précédent n'arrive pas aujourd'hui, au contraire, à l'heure actuelle disparaît une situation extraordinaire dans laquelle l'Europe et l'Amérique ont été les usines de la planète. Du coup, cette nouvelle ambiance nous mène à la question de la future structure politique de ce nouveau monde.

La figure la plus simple grâce à laquelle les gens se rendent compte de la nouvelle situation, s'appelle la globalisation. C'est-à-dire qu'on a une dépendance des économies les unes des autres à une très grande échelle. On l'explique par l'époque de l'information, par les nouvelles technologies, etc., mais quoi qu'il en soit, le constat est évident – l'économie mondiale

est désormais unique, bien que sous certaines conditions. L'Inde n'est pas encore intervenue à plein régime, et d'ailleurs d'autres géants ne participent pas encore à 100%, comme l'Indochine, l'Indonésie, l'Amérique Latine. Mais ils sont sur le point de le faire.

AA : Est-ce qu'ainsi le danger de guerre diminue ?

AR : Pour répondre directement – nous n'observons pas, et nous n'observerons presque plus de guerres entre les nations.

AA : Tu veux parler de l'instant actuel ?

AR : Dans le cas général deux nations n'ont pas à se battre. Il n'y a pas de bien-fondé.

AA : Quelles étaient les dernières guerres visibles entre nations ? La Croatie et la Serbie, par exemple ?

AR : Ça c'était la désintégration d'un état, d'un projet qui a subi une catastrophe – la Yougoslavie. Ce n'est pas exactement une guerre entre des nations, telles que sont, par exemple, les guerres entre l'Allemagne et la France. Les conflits sont désormais interrégionaux, et je vais te le démontrer. Au milieu du XXe siècle, la guerre change de caractère, non seulement à cause des bombes atomiques, mais aussi... On va voir pourquoi.

Commençons par la contradiction qui s'est passée. Si on emploie un style désuet, on pourrait l'appeler la grande contradiction de notre époque. Il consiste dans le fait que notre économie est globale, alors que notre politique est locale. C'est une tentative de couvrir un chaudron de plusieurs petits couvercles, ce qui est impossible. A ce propos, on a en l'occurrence non pas des nations au sens classique, mais des projets d'avenir. Le premier s'appelle les Etats-Unis, le deuxième l'Europe, le troisième – la Chine. Et remarque que la Chine n'est pas seulement une nation, mais c'est aussi un projet, engagé dès 1978 et qui a dépassé depuis longtemps tout ce dont aurait pu rêver Deng Xiaoping. On peut aussi apercevoir à l'horizon un projet latino-américain, et peut-être aussi un projet „indien“, c'est-à-dire que les gens commencent à utiliser partout un avenir commun. Et même les derniers, les africains, commencent à discuter de leur avenir comme d'un projet commun. Dans tous ces cas, les gens commencent à s'unir par leur avenir, sans pour autant arrêter de s'unir par leur passé. Même s'ils

arrivent à faire l'impossible, les historiens français et allemands n'ont pas les moyens d'écrire une histoire commune de la France et de l'Allemagne – ceci est impossible, c'est l'histoire d'un antagonisme qui date de l'époque où les descendants de Charlemagne divisent l'empire en trois. Alors que l'avenir peut facilement être tracé et il est tracé. Le projet – ou la région – est basé factuellement sur la description de l'avenir commun. Structurellement cela est régi par un nouvel *utopème* (pensé le plus souvent comme une série de valeurs), qui se déclare être absolument intouchable. Et c'est justement son déploiement qui représente la description de cet avenir commun.

AA : Tu es sûr de ne pas un peu arranger les faits dans la direction souhaitée ? Tu expliques que l'économie se développe plus vite que la politique, et que cette dernière doit d'une certaine manière arriver à la rattraper en transformant les nations dans des espèces de régions. Pour l'instant, c'est clair. Mais moi, je n'ai pas l'impression que ça marche, surtout pour les parties les moins développées de la planète, comme le monde arabe ou l'Amérique Latine.

AR : Bien au contraire! Voyons du côté des arabes. En quoi consiste la spécificité de la région arabe comparée à tout le reste des pays ? Elle n'est pas unie au niveau militaire et politique. Et n'étant pas unie, elle se bat également pour un unificateur.

AA : Après beaucoup de tentatives d'unification.

AR : Oui, sur des bases socialistes (c'est-à-dire à travers l'avenir). A l'époque, le parti politique Baas avait essayé de construire une sorte de socialisme. Et en effet, Baas⁸ est une tentative, mais qui a échoué, de construire également une nation pan-arabe. Le régime d'Assad est le dernier de cette série. Les régimes baasistes sont tombés. Cependant la charia prétend être plus qu'une nation, ce qui la rend plus puissante que les petits nationalismes arabes.

AA : Il n'y a pas que cette tentative. Avant elle il y avait aussi celle de Laurence d'Arabie et les promesses d'un état arabe commun suite à la Première guerre mondiale. Et après le projet

⁸ Parti de la renaissance arabe ; Baas signifie littéralement en arabe „renaissance“.

Parti de gauche pan-arabe, fondé en 1940 à Damas. Sa devise principale est „Unité, liberté, socialisme“. Le parti est célèbre par sa centralisation rigoureuse lors de la prise de décision, il est basé sur „les petites cellules de parti“, ce qui empêche la création de fractions et la fragmentation de l'appareil dirigeant, et la formation de structures locales indépendantes. Elle est la plus active en Syrie et en Irak. En Irak les baasistes dirigent avec des trêves entre 1963 et 2003, et en Syrie à partir de 1963.

socialiste est venu le projet religieux d'unification des arabes en tant que musulmans. Voilà pourquoi aujourd'hui on se demande si cela est en principe faisable, sachant qu'une partie des populations est chiite et une autre en est sunnite ? Sans parler du fait qu'en Iran, ce sont des perses, et non des arabes...

AR : Bonne question. Mais tout de même : au dépens de quelle ressource ? Généralement les analyseurs se trompent en posant des questions trop compliquées. Et ça devient obscur lorsqu'on se demande : Mais un seul pays va les unifier ? En effet il y a de telles tentatives, et il y a beaucoup de candidats pour ce rôle parmi les pays sunnites – l'Arabie Saoudite, la Turquie, l'Égypte, et parmi les chiites – l'Iran. On tombe d'avantage dans le désarroi, quand on se demande si c'est une région arabe ou musulmane ? Car, comme tu viens de le dire, les iraniens ne sont pas des arabes. Et il y a aussi les malaysiens, les pakistanais... On peut essayer avec quelque chose de plus facile et voir à l'œil nu les ressources qu'on utilise – et c'est sans nul doute le soutien général de la population. Cela signifie que c'est une ressource symbolique, un soutien d'idée et en fin de compte une image de l'avenir. Dans le cas radical, il passe par la destruction d'Israël. C'est-à-dire qu'ils attendent l'arrivée du nouveau Salah ad-Din, ou Saladin – l'homme qui mettra fin aux intrus.

L'autre instrument qui unifie, ce sont les frappes verbales et terroristes sur l'Occident du type „Al Qaeda“. Lorsque „Al Qaeda“ tire sur l'Amérique, son idée n'est pas de la détruire. Son idée c'est d'unifier les arabes. Et elle *les* unifie virtuellement. Le dénommé calife, qui a créé „l'Etat islamique“ a dépassé les contradictions entre l'Iraq et la Syrie en une heure grâce à la bataille contre les mécréants. En d'autres termes, à travers la formation du „ils“, ils cherchent à créer un „nous“ et celui qui arrive à symboliser ce „nous“ de la manière la plus convaincante, sera l'unificateur. La bataille ne se fait pas pour l'unification (elle a déjà eu lieu dans les esprits), mais pour un unificateur. La région est instable, car divisée. Si elle arrive à s'unifier, elle va probablement devenir une région de paix, car la „croissance“ et la „paix“ sont les mots d'ordre de l'avenir commun, les supports principaux du pouvoir après la modernité.

A l'inverse des témoignages de notre mémoire historique sur les empires, l'Europe par exemple, non seulement n'aspire pas à s'élargir, mais se méfie des nouvelles candidatures. Lorsqu'à l'époque le Maroc avait envoyé sa candidature, l'Europe avait répondu par une brève lettre que l'état du Maroc ne peut adhérer à l'Europe, n'étant pas en Europe. Un point, c'est tout.

AA : Mais là, tu es en train d'oublier un détail économique très important : l'Europe est une région avec une économie très développée, alors que le monde arabe est une région qui n'a presque pas d'économie.

AR : Tu es toujours en train de raisonner en termes de nation-état. L'état signifie une hiérarchie, alors que de par son âme le consommateur ne demeure pas dans les hiérarchies, il les fuit. Il n'est plus ni à l'usine, ni à la prison, ni dans la caserne – les réseaux les ont remplacés. La tâche et l'essence de la hiérarchie, c'est la reproduction élargie du passé. Et uniquement sur cette base – une description d'avenir „obligatoire“ : la Bulgarie doit conquérir sa Macédoine, doit nommer son prix Nobel, doit voler dans l'espace, et en principe ne doit pas arrêter de faire des exploits, et nos leaders sont contraints, le passé inoubliable oblige, d'assurer un glorieux avenir. Dans les nouvelles sociétés les hiérarchies sont partiellement (mais considérablement) repoussées par les réseaux.

AA : Tu parles souvent du réseau, mais explique-moi ce que c'est d'après toi.

AR : Chacun sait ce qu'est un réseau et il est rare que quelqu'un réfléchisse sur son caractère. Tout comme les participants les moins prétentieux se rendent compte de l'endroit où ils se trouvent, quand ils sont au marché. Et tout comme le marché réel recèle des évidences et des secrets profonds et voilés d'illusions, de la même manière les réseaux sociaux possèdent une nature difficile à rationaliser. En surface, le réseau (informationnel, social, industriel, réseau de distribution) semble être un milieu de communication et une sorte d'organisation. Bénévole, sans hiérarchie, mobile et même un peu frivole. En outre, même des scientifiques talentueux (comme par exemple Castells) qui se sont engagés à décrire le monde actuel comme un monde de réseau, restent sur cette description superficielle.

Personnellement, j'avais la chance de pouvoir étudier lors de mon premier travail de terrain indépendant „les réseaux secondaires“ à l'époque du socialisme, c'est-à-dire le système inimitable de „contacts et de pistons“. Et j'ai l'impression qu'alors, dans les années 80 du siècle dernier, je suis tombé, et je ne peux qu'en être heureux, sur une caractéristique profonde et difficilement perceptible de chaque réseau possible. Et plus concrètement, le fait que le réseau échange. Et il échange non pas (seulement) des objets (comme le marché - des produits), mais

aussi des accès, c'est-à-dire des statuts sociaux. Il y a trois sortes d'échanges possibles (si on s'abstient de discuter de l'information qui est un cas complexifié).

- Objet contre objet
- Statut /accès contre objet (ou le contraire)
- Statut /accès contre statut/accès

Il y a sur chaque réseau un tel échange, et il est l'essence profonde (très souvent invisible) du réseau.

Le réseau est né des déficits. C'est la raison pour laquelle dans les réseaux socialistes grouillaient des millions d'objets - surtout des produits déficitaires. Mais dans les conditions du marché, les objets et l'argent ne sont pas le principal. Cependant, avec quelques exceptions importantes : on voit se créer „des hôtels de réseau“, alors que les hôteliers réels (les hiérarchiques pour ainsi dire) luttent contre eux comme contre des ennemis mortels. On peut donner plein d'autres exemples (les taxis de réseaux, etc.) mais toutefois en économie de marché, le flux principale des réseaux, ce sont des accès, de l'information et des accès – ce qui très souvent revient au même. Par ailleurs, la caractéristique la plus importante de chaque réseau, c'est que ses participants ont toujours une double interprétation du rôle : l'officielle (le visible) et le caché (le sous-entendu). Le rôle social, fixé au moindre détail par les hiérarchies est doublé par un rôle „officieux“, amicale. Et c'est justement ce deuxième rôle, celui qui est doublé, qui apporte à l'horizon l'avenir commun. Il est primordial pour l'échange des réseaux : il contient la relation „factuelle“ (caché), qui est un „don-contre-don“. Voilà pourquoi le réseau par définition a une partie visible et une autre invisible.

AA : Ça ressemble à de la corruption...

AR : Est-ce que le protectionnisme de notre économie nationale, c'est de la corruption ? Si tu l'entends comme ça, le monde entier est imprégné de corruption. Toutes les bombes atomiques et les bombes à hydrogène aux Etats-Unis sont fabriquées à partir des commandes publiques par des compagnies privées. A quel marché transparent

(fonctionnant hors réseaux) tu t'attends exactement en l'occurrence ? Comment tu l'imagines ?

La différence entre le réseau et le marché (c'est-à-dire entre deux types d'échanges) commence par le fait qu'en ce qui concerne le réseau il y a un déphasement entre donner et recevoir, et par ailleurs il n'y a pas d'équivalence quantitative. Le réseau, ce n'est pas aller chez le prof lui apporter une bonbonne de vin pour qu'il écrive une bonne note à ton enfant. Ça, c'est de la corruption. Le réseau, c'est le principe du don-contre-don. Deuxièmement, et cela résulte justement de la structure „don-contre-don“ : il n'est pas quantifiable. Il n'est pas clair à l'avance ce que tu vas recevoir en échange de ce que tu as donné. Pour le marché ou la corruption, il est clair que tu ne peux pas échanger un taureau contre deux cerises. Ça ne correspond pas. Alors que pour le réseau ça marche en principe. On t'apporte la bonbonne de vin, non pas à cause de la note du gosse, mais parce que „tu es notre homme“. Ayant vécu au temps du socialisme, on se souvient bien de ça et on connaît parfaitement bien le réseau. Tu es notre homme et en l'occurrence je n'ai pas en vue le fait que mon gosse puisse tomber malade, mais je t'aide par principe, comme ça - pour avoir un pote qui soit médecin à Sofia, au cas où. Bon après, on peut avoir toutes sortes de demandes : appelle quelqu'un s'il te plait, car il manque quelques centièmes de points pour que le gosse soit accepté au concours d'entrée du lycée, ou alors – trouve-moi, s'il te plait, un bon technicien dentaire, etc.

Du coup, ce réseau d'échanges a des caractères tout à fait différents comparé à la hiérarchie. Cette-dernière, étant en lien de parenté avec les milieux d'enfermement, est fortement liée à une description précise des responsabilités, des droits et des obligations. En ce qui concerne le réseau, le principe d'équivalence est suspendu. Comment vas-tu arriver à mesurer une interview dans un journal avec le fait de gagner un appel d'offre public ? Et combien d'interviews pour un appel d'offre ? Et quel est notre intérêt à vouloir faire adhérer la Roumanie aux réseaux européens ?

AA : En effet, ça a l'air très flou.

AR : C'est parce qu'on échange non pas du travail passé et matérialisé, mais un avenir. Lors de la dernière crise, le très célèbre Jacques Attali, a écrit un livre plein de

colère, dans lequel il a accusé de tous les malheurs du monde „les gars informés“, les gens dont „la profession“ est de devenir riches, car ils ont accès (préalable par rapport aux autres participants au marché) à l’information de ce qui va coûter plus cher et de ce qui va coûter moins. Il l’imagine comme une maladie, comme un défaut qu’on peut éliminer, un vice du capitalisme, une dénaturation du marché. Cependant, le réseau d’échanges d’accès n’est en aucun cas ni un défaut, ni une déviation, mais il est une norme centrale, la base et l’essence du grand pouvoir et de la propriété dans le monde contemporain.

L’accès au crédit bancaire, l’accès aux appels d’offre et aux projets publiques est réglé par les réseaux et il est très rare qu’on accepte, ou alors c’est pour du beurre, des bénéficiaires qui ne soient pas des „nôtres“. Il faut savoir que les états – presque tous d’ailleurs, sont les acheteurs d’à peu près un tiers de tout, en principe.

AA : Tu as mentionné le fait qu’ayant vécu au socialisme, nous connaissons très bien les réseaux. C’est bien le cas, mais que s’est-il passé avec les réseaux de l’époque de la Bulgarie socialiste ?

AR : Le destin des réseaux de l’époque socialiste est très intéressant. Lorsqu’arrive la fin de la hiérarchie du parti (car elle était centrale pour notre société et on décidait en son sein du flux des ressources) alors la société est restée uniquement avec les règles officielles et formelles et avec les pratiques des réseaux. Cela explique pourquoi les gens, par ailleurs très convaincus, se plaignent que la nomenclatura.⁹ a obtenu sans le mériter beaucoup trop.

AA : Et qu’elle a tout volé...

AR : La nomenclatura obtient des accès merveilleux, et par conséquent des possibilités impressionnantes, pas parce qu’elle a découvert en creusant une ressource cachée, mais parce que ses activistes sont en réseau. Ce réseau comprend des agents de toute sorte – des sociétés de commerce extérieurs à des personnages bêtes en uniforme. Et en fonction du niveau de tes capacités, comme l’habileté, la perfidie, la ruse, la

⁹ Littéralement du latin : liste de personnes. Durant les années de socialisme c’est en Europe de l’Est une métonymie de couche sociale, qui fait partie ou bien qui gravite autour de la structure du pouvoir central ou locale du parti

prévoyance, ou encore de ton éthique des réseaux, ce réseau te donne des opportunités toutes différentes et en fin de compte ça a abouti à ce que l'on sait. Avec la mort de la société du déficit (Kornai) et avec l'apparition de l'économie de marché, la couche basse des réseaux socialistes se consume. Dans les réseaux socialistes participent probablement 80% des familles bulgares, et peut-être plus. Dans ce pourcentage on a le garagiste du box, qui va réparer la voiture avec des pièces détachés déficitaires, le jardinier qui va assurer des fruits et légumes frais, un colonel de la Sécurité de l'Etat, qui va donner son autorisation pour le passeport. Il n'est pas corrompu. Il a utilisé de son côté d'autres réseaux pour arriver à son poste. Il se peut que ce soit comme au début – à l'aide de simples co-villageois

AA : Une histoire de maquis...

AR : Plus tard – il s'agit généralement de camarades de classe ou de promotions universitaires... Ces réseaux sont profondément hétérogènes, selon les strates qui en font partie. On y voit participer des gens d'en bas, des gens d'en haut, et des gens de part et d'autres – de toute sorte. De plus, les réseaux sont frontaliers les uns aux autres, parfois ils débordent, et ont même une éthique intérieure de réseau, qui quelquefois est sérieusement transgressée. Par exemple le colonel „oublie“ qu'on lui a trouvé du whisky déficitaire, et du coup – „ce n'est pas à moi de régler tes problèmes“, „débrouille-toi“. Dans ce cas, on le prend pour quelqu'un qui est vache et qui manque d'éthique. Il ne peut être sanctionné que par le boycott, car nous n'avons pas d'échanges, mais le système du don-contre-don.

AA : Pour moi ça ressemble quand même à de la corruption. Du moins dans les conditions d'un état de droit, c'est de la corruption. Mais de toute façon la Bulgarie au socialisme n'était pas un état de droit.

AR : Avec l'apparition de l'économie de marché les participants inférieurs du réseau commencent à disparaître à cause de leur inutilité. Comme j'ai mentionné tout à l'heure, une des lois principales de l'origine du réseau est la suivante : Il y a un réseau là, ou il y a du déficit. Le déficit mène au réseau qui va le compenser (les uns aux dépens des autres). Par conséquent lorsqu'il n'y a plus de déficits de marchandises, l'importance des participants inférieurs du réseau diminue. Et vice versa – les parties supérieures des

réseaux s'animent et même se renforcent, ils deviennent très puissants et recouvrent entièrement le pouvoir.

En fait, le pouvoir, après la chute du socialisme, est de nature de réseau. Ceux d'en haut s'avèrent être la nouvelle élite, qui est différenciée en deux réseaux opposés, et en même temps légitimés. Le leader du MNSD (NDSV)¹⁰ durant le printemps et l'été de 2001 a pu recruter en quelques semaines des centaines et des centaines de cadres dirigeants de manière expresse dans les conditions de réseaux : la connaissance de la connaissance de ma connaissance – ainsi allait la sélection d'une grosse partie des cadres de sa future gouvernance, y compris le soir par téléphone....

Après la fin des milieux d'enfermement de Foucault, ce sont les réseaux qui sont au pouvoir, pas les classes. Bien sûr il y a encore quelques souvenirs des classes sociales qui subsistent, il a aussi des contradictions d'intérêt, mais dans l'ensemble les réseaux arrivent à très bien fonctionner et à fusionner à grande échelle. On le voit très bien dans leur projet principal – l'Union Européenne. Lorsqu'ils disent : „Elle n'est pas transparente“, les gens entendent justement le fait que l'UE est une interaction très complexe de réseaux. Et il n'y a presque pas de hiérarchie. Et par conséquent il n'est pas clair à l'avance qui donne quoi et qui reçoit quoi.

AA : Comment est-ce qu'ils fusionnent ?

AR : Le réseau n'est pas une hiérarchie. Il n'y pas de „rat central“, personne ne gouverne le tout. Voilà pourquoi le réseau ne fonctionne pas „sur objectif“. L'objectif, c'est une description de l'avenir, lorsqu'il y a une activité (et respectivement une hiérarchie). En ce qui concerne la hiérarchie, ce ne sont pas des objectifs qui décrivent l'avenir, mais des consensus. Ce sont des descriptions floues et qui ne sont pas précisés en tant que conséquences. Un objectif, c'est par exemple, détruire quelqu'un (disons un pays). Un consensus, c'est le boycotter (c'est-à-dire le débrancher entièrement du réseau).

¹⁰ Mouvement national Siméon II – parti centriste qui marque la fin du modèle bipolaire des années 90 en Bulgarie. Le parti, créé en 2001, prend part au pouvoir comme parti principal entre 2001 et 2005 sous la direction de Siméon de Saxe-Cobourg-Gotha, qui fut le dernier monarque bulgare, ayant dirigé le pays de 1943 à 1946 par des régents, puis expulsé à l'étranger. Après la chute du régime socialiste, il crée un précédent en acceptant le poste de premier ministre dans la République parlementaire de Bulgarie.

Le consensus créé (en détails) un horizon imprécis, mais un „nous“ clairement permanent. Par conséquent, il exprime a priori un avenir commun (mais sans description précise de cet avenir), un destin commun.

C'est la raison pour laquelle les réseaux, qui en principe n'ont pas de limites strictement définies, fusionnent dans des dimensions énormes (inconscientes et non gouvernées par un quelconque centre) et leurs „extrémités“ sont justement les frontières du „destin commun“, des consensus. Du coup, au bout des réseaux fusionnés, le principe don-contre-don cesse de fonctionner et c'est au tour de l'échange ordinaire de refaire surface : le marché.

L'objectif a toujours dans son noyau un „il faut“. Alors que le consensus décrit „ce qu'il ne faut pas“. Tu ne peux pas te permettre de rendre le contre-don, si tu as reçu un don. Tu ne peux pas transgresser certaines choses, si tu veux rester dans le réseau. Le plan „Marchal“ est un exemple classique d'une action intelligente qui génère du réseau. Les objectifs communs apportent temporairement un „nous“ et un résultat transparent et compréhensif. Les consensus fabriquent un „nous“ à long terme et un avenir défini de manière floue. Voilà pourquoi en Europe nous vivons pour toujours non pas „comme il faut“, mais „comme on peut“.

AA : Les gens parlent aujourd'hui de complot des élites.

AR : Si quelqu'un croit encore que les Etats-Unis sont gouvernés par une hiérarchie claire, et décrite en détails dans les lois, il n'a simplement pas regardé le film „Le château de cartes“, ou bien ne suit pas les péripéties du président Trump. Donc, ce n'est pas seulement l'Europe. Les réseaux avancent et remplacent en partie les hiérarchies, non pas par la force d'un quelconque „esprit du temps“, mais grâce à l'inversion du temps, dont nous avons discuté : le consommateur possède son identité et par l'avenir il échange de l'avenir. Le réseau est un milieu adéquat à cet échange.

AA : Mais les gens de discutent pas de ces subtilités et affirment tout de même qu'il y a un complot.

AR : En fait, si on regarde le résultat, on constate „un complot“ des réseaux leaders, mais le processus est chaotique, ce ne sont ni „des pourparlers“, ni „des intentions“. Et le plus important, c'est que les frontières entre ces réseaux fusionnés sont les frontières entre les régions. Ils sont à la base des nouvelles formations politiques.

Dans l'ensemble, on peut parler en ce moment de six ou sept microrégions clairement définies. Il est tout-à-fait évident qu'il y a des réseaux américains qui ont tissé la région la plus puissante. (Il est incertain que les Etats-Unis et le Mexique puissent entrer en collision ; ou bien ils vont quand même réussir à fusionner dans une région unitaire réglementée par les réseaux, ou alors il va s'avérer que le Mexique fait partie de l'Amérique du Sud) Nous avons une région européenne clairement définie, une région chinoise visible, mais qui essaye d'enrouler autour de soi d'autres pays, pourtant ça ne veut pas dire pour l'instant que par exemple la Corée fera partie de ce réseau. Une région indienne avec une énorme sous-question pour le Pakistan et le Bangladesh, une région arabe ou sunnito-chiite très nette, bien qu'avec des pays en guerre, qui pour l'instant n'arrivent pas à s'unifier (mais ils pensent tous à un avenir commun). Et enfin, la région de l'Amérique du Sud – il y a là-bas en permanence une construction d'un destin commun, qui pousse à l'action commune. Ce sont les sept couvercles du chaudron de l'économie globale. Et les contradictions sont respectivement exportées parmi les régions.

La manifestation visible à l'œil nu de cette contradiction, qui nous concerne nous-même et qui nous secoue aujourd'hui sérieusement, c'est que le travailleur chinois s'avère être sur notre marché. Sans prétentions, passablement qualifié, mais suivant de plus en plus de formations, et recevant une rémunération beaucoup moins élevée, il arrive sur nos marchés, personnifié par ses marchandises. A la rédaction du magazine que je gère avec mon collègue Kancho Stoychev „La femme d'aujourd'hui“, nous avons décidé de faire une promotion, en distribuant des parapluies à nos lectrices. Nous avons passé une commande en Chine. Et il s'est avéré que le prix était de moins d'un lev à l'unité. J'ai cru que c'était une blague, mais le parapluie était bel et bien réel, agréable d'apparence, il s'ouvrait et se refermait et ne coûtait que 48 centimes d'euros avec la TVA, les frais de douanes, le transport et apparemment le profit compris. Donc en Chine on réussit à 10 ou 15 centimes d'euros à fabriquer un parapluie, peu importe qu'il soit de bonne ou mauvaise

qualité. Et c'est inouï. Alors qu'ici pour moins de 2,5 euro il n'en est pas question – tu ne peux payer ni l'électricité, ni la force de travail, ni les matériaux. Je me suis alors rendu compte avec horreur que notre travailleur est condamné. Par conséquent, le réseau et son équivalent politique, en l'occurrence l'UE, doit prendre soin, doit préserver le marché. Mais pour l'instant entre les deux régions, il n'y a qu'une réglementation primitive, „extérieure“ et forcée, le processus étant chaotique et il y aura inévitablement des conflits. C'est pour ça que je parle de la „Contradiction principale“ de l'époque contemporaine. Et elle va générer une certaine situation. Mais quelle pourrait-elle bien être ?

Il y a deux instants critiques, qui définissent la politique et à un certain degré le destin d'une région donnée. Premièrement – qui imprime l'argent ?

AA : Tu affirmes depuis toujours que les banques centrales, et surtout celle des Etats-Unis, mais aussi celle de l'UE, impriment de l'argent sur commande politique, sans rapport aux finances réelles. Ce n'est pas une théorie originale, mais si elle est liée à la réalité – la situation est dangereuse. Et par ailleurs, si je reprends ton schéma, les déficits de marchandises ont disparu, mais un déficit fondamental a surgi – celui de l'argent.

AR : Nous allons commencer d'un peu plus loin. On a vu que le crédit était un mécanisme de réseau de base. Dans cette société les réseaux échangent des accès (pas tellement d'objets) et l'accès au crédit est une première caractéristique centrale et fondamentale. Et cela renverse entièrement notre idée habituelle de celui qui est riche et de celui qui est pauvre. Il n'y a pas longtemps, la richesse signifiait : j'ai de l'or, c'est-à-dire du capital accumulé, et je peux le faire circuler, pour qu'il me rapporte les bénéfices respectifs. Mais dans notre nouvelle société de réseaux, riche se veut celui qui a des crédits et des accès, et pauvre celui qui n'en a pas.

Et le voici le paradoxe : si tu es dans le rouge – tu es riche, si tu es dans le cas contraire, tu es pauvre. Avec Kancho Stoychev nous l'avons reformulé en une simple phrase : „L'argent, c'est pour les pauvres. “ En principe, il est peu important combien d'argent tu possèdes. La même chose est valable aussi pour la région. Ce qui est important, c'est la quantité d'argent que tu peux imprimer (c'est-à-dire, de combien tu peux t'endetter) et bien sûr, de continuer à faire accepter ton argent, quand tu paies avec.

(Le Zimbabwe peut également imprimer autant qu'il le veut). Il en résulte que Jean est 10 fois plus riche qu'Ivan, sachant qu'Ivan ne doit seulement qu'un 1 million et Jean en doit 10. C'est ce qui fait la différence décisive dans leurs richesses. Par conséquent, la situation du travailleur bulgare est moins enviable que celle du travailleur italien, car il est moins endetté que lui. Tout est renversé, car non seulement le réseau contrôle les paramètres d'un certain passé, mais il échange également des virtualités et un avenir. Le crédit est un échange d'avenirs, un marché d'avenirs. C'est ce qui fait la bonne santé et la capacité vitale d'une région : produire en permanence de l'avenir. Tu vas me dire un avenir hymérique, certes, mais chaque avenir est tel, car on ne le connaît pas, son image est a priori une apparence. En l'occurrence toutefois cette illusion devient réalité, produit de la réalité et de l'ordre - mais un ordre factuel, et non pas celui qui est proclamé et pour lequel il y a des prétentions. Une réalité, un ordre, pour lesquels on se demande d'où est-ce qu'ils sont venus (et que nous ne connaissons qu'en partie) et qui nous surprennent de par leur régularité, donc par une cyclicité.

AA : On ne pourrait pas le reformuler de façon plus simple : qu'on vit aux dépens de l'avenir ? A l'Ouest les politiques et les financiers tirent en permanence la sonnette d'alarme, que pour assurer le bien-être matériel d'aujourd'hui, on emprunte à l'avenir et les générations futures vont devoir payer ces dettes horribles.

AR : Non, non, il ne s'agit pas de cette affirmation très connue qui est „aux dépens de l'avenir“. En effet, ma fille héritera de mes crédits. Mais c'est une dette ordinaire, qui ne va pas forcément nous ruiner. L'argent même est conditionnel. En fait, l'argent est devenu un accès à la réalisation de ton projet personnel (et plus généralement : d'un projet industriel, scientifique et publique). Souviens-toi, en tant qu'être humain post-moderne, tels qu'on s'est appelés tous seuls – tu ne fais pas que reproduire des statuts. Les statuts sont reproduits de manière garantie, et dans certains cas même de manière „obligatoire“ et tu es devenu le „chef de projet“ de ton propre avenir, c'est-à-dire de nouveaux statuts. Et à ce propos, le projet se fait grâce à l'octroi de crédit. Il y a toutes formes de crédits, pas uniquement en empruntant de l'argent.

Le crédit dans toutes ses variations se fait avec de l'argent qui a été dessiné, qui n'a rien à voir avec l'or, et sa quantité est définie par le pouvoir centrale. Tiens, à ce

propos, l'Europe a pris récemment la décision d'en dessiner 10 milliards supplémentaires, c'est ce qu'on appelle „le Plan Junker“ : nous allons dessiner encore 10 milliards d'euro et nous allons les distribuer. (Et personne ne s'est posé la question, mais d'où vient cet argent ?) Ca maintient les impulsions du „chef de projet“ – les entrepreneurs commencent à dépenser quelque chose qui n'existe pas (c'est-à-dire qu'ils commencent justement „à promettre“) Et par conséquent, ils commencent à vivre dans un monde virtuel, un monde promis. D'ailleurs, le monde du futur ne peut être autre. Lorsque tu crées non pas du passé, mais de l'avenir, tu peux produire uniquement de l'illusion, de la virtualité. Mais il ne s'agit pas de la virtualité qui n'est que de la simple fantasmagorie, mais de celle qui a des conséquences, c'est-à-dire une issue dans la réalité.

Prenons la crise immobilière aux Etats-Unis. Les banques avaient vendu de l'immobilier à des gens insolvables qui ne pouvaient pas les rembourser même en théorie, et par la suite avaient vendu et revendu les dettes de ces personnes – et à un moment donné tout s'est écroulé, car les insolvables ne payaient rien. C'est alors qu'a surgit une idée extrêmement arrogante, qui était officiellement rejetée, mais que les pouvoirs ont justement réalisé : d'éparpiller de l'argent par des hélicoptères. L'idée n'est pas une folie de la presse, elle a été discutée lors d'une réunion avec le président en fonctions de l'époque avec les deux candidats à la présidence. C'était la solution – de donner de nouveaux jouets aux pauvres. De donner de l'avenir.

Ce monde vit décidément à travers son futur. Si tu lui fournis un projet d'avenir convainquant, il est content et avance dans la bonne direction, il devient hétérogène et stable. Si tu le prive d'avenir, tu peux voir ses réactions ; elles sont désagréables et mènent à des synchronisations désagréables. Et les tentatives de transformer le monde virtuel en monde réel mèneraient à un collapsus monstrueux et très rapide. Ce dernier serait dû non pas à une catastrophe naturelle ou à l'épuisement d'une certaine matière première ou en principe à une certaine ressource, mais uniquement à des dispositions d'esprit pour l'avenir. On observe ça pas seulement chez le consommateur, mais aussi chez son antipode - la bourse. La bourse va bien quand *elle se sent* bien, ce qui signifie - quand elle pressent de la croissance. Si toute la bourse entend la situation comme croissante, elle croît en effet, y compris du fait même qu'elle entend la situation comme

croissante. La motivation ne se fonde pas uniquement sur l'analyse de l'économie, mais aussi sur l'analyse des analyseurs mêmes. Bien sûr dans les limites qu'on a démontrées, dans l'assurance de la paix et de la croissance.

Marx a une phrase célèbre selon laquelle lorsqu'il n'y a pas de crise le capitaliste s'écrie : „Il n'y a que les marchandises qui valent de l'argent“, et quand vient la crise il crie le contraire : „Il n'y a que l'argent qui est une marchandise“. Avec une touche de correction, cela décrit notre situation actuelle : „Il n'y a que le virtuel qui soit réel“, c'est le savoir principal de la race insolente de nos nouveaux maîtres. Mais en temps de crise, ils ne sont plus enthousiasmés, car ils sont horrifiés: „Il n'y a que le réel qui soit virtuel“.

AA : Revenons aux régions en tant que réseaux. Tu as dit tout à l'heure que pour elles aussi le plus important c'est de savoir qui imprime l'argent.

AR : Oui, les voici les réseaux que j'ai énumérés : le réseau américain, européen, latino-américain, chinois et indien. Et deux endroits très problématiques : la Russie et, appelons-la de manière conditionnelle – la région arabo-musulmane. L'Afrique est plutôt une région à éléments de ghetto, qu'une région tissée de réseaux. Mais il est probable qu'elle le devienne aussi.

Là où il n'y pas encore de réseaux bien établis, il y a un gros problème. L'exemple ici, c'est la Turquie, où la question de l'identité de réseau n'est pas encore résolue et il y a des tentatives de compensations hiérarchiques : par l'armée, par la dictature, ou bien par l'islamisation, comme c'est le cas d'autres pays dans cette région. Mais, c'est justement le mécanisme de compensation, car le réseau demande une légitimité d'un caractère particulier. Elle demande qu'une masse de gens désire un avenir particulier. Et c'est ce qui déchire fondamentalement la Turquie : les gens vivent avec deux types d'avenir. Le premier suppose une fusion avec les réseaux européens, et la version alternative pense la charia, et par conséquent tente de *reconstruire* une région. Alors que Poutine s'efforce de construire une région eurasiatique, il s'efforce de créer une région à la place de celle qui n'existe plus. Je ne suppose pas qu'il en soit directement conscient, il le pense plutôt en termes de sécurité, de souveraineté, d'autres parlent également de reflexe impériale. Ici aussi on revient à la blague populaire sur la question de l'importance de la taille - est-ce

qu'il a suffisamment de gens ? Il me semble que la tâche de Poutine est difficilement résoluble, il lui manque un demi-milliard de population. Dans la région arabo-musulmane il y a suffisamment de gens - ils sont 1 milliard. Il n'y pas d'obligation quantitative stricte, mais il est logique que chaque réseau autonome soit quantitativement comparable aux autres. Voilà pourquoi j'espère que le réseau européen fusionnera un jour avec l'américain, peut-être même avec le réseau latino-américain sur des bases chrétiennes, ou même avec le réseau russe, ce qui actuellement a l'air difficile. Cela pourrait le transformer en réseau de deux milliards et pourrait lui assurer un destin heureux.

AA : C'est plutôt de l'espoir qu'une perspective réelle. Mais certes, un tel espoir existe : c'est bien dans ce but qu'on travaille sur les différents accords de commerce libre.

AR : En effet, car il y a une dépendance commune. Et même une dépendance internationale commune. Je vais le répéter : les régions ne tendent pas à s'élargir. Ce réflexe inconditionnel de conquérir à l'instant de nouveaux territoires n'existent plus. Ce ne sont plus des empires, il n'y pas de centre stricte du pouvoir, les réseaux agissent en grande partie tout seuls et croient en fusionnant.

Peut-être que le mot région ou macrorégion n'est pas appropriée – récemment Kancho a proposé le mot „consténation“ (de „constellation“). Ce qui sonne le mieux que termes traditionnels, c'est la „civilisation“, mais ce mot a une histoire inacceptable et ne souligne pas l'avenir commun.

Si tu acceptes le nouveau terme, la première consténation au monde, c'est les Etats-Unis. C'est un pur projet, dès le départ on n'y montre aucune circonstance passée et aucun contenu préalable des relations, on montre uniquement le futur. Leur propre grande constitution est élaborée d'une manière inhabituelle. Elle ne donne pas de droits, les droits sont immanents, elle ne fait que restreindre certains droits, c'est-à-dire qu'elle ressemble à un consensus, elle définit „ce qui ne se fait pas“. Et par conséquent, c'est une région à consensus pour la liberté, la liberté individuelle : une usine à individus. La deuxième consténation élaborée et qui n'existe plus, est l'URSS. On a été témoins du destin d'une région, lorsque son avenir s'est terminé et qui a disparu en vitesse par un collapsus extraordinairement rapide, qui dépasse l'imagination de tous les observateurs, de tous les

adversaires militaires, économiques et idéologiques. Et ça s'est terminé aussi vite car la locomotive qui tire cette consternation, c'est l'avenir. La mort de l'URSS est la conséquence de la mort du consensus imposé probablement de manière artificielle et forcée, mais qui reste un projet communiste. Le communisme est mort et l'URSS est morte tout de suite après. Après sa mort, les pouvoirs dans les différentes républiques ont cherché des raisons à caractère différent. Et ils ont trouvé, bien sûr, l'identité nationale. Ça s'est passé avec plus de facilité dans les républiques baltes, mais le plus difficile c'est que ça continue toujours en Russie. Car elle continue de ne pas exactement être une nation, et avec énormément de difficultés elle chemine de l'empire vers la nation. Voilà pourquoi elle a tendance à être encore attirée par un projet plus large. Et Poutine (à cet égard après maintes hésitations) leur a indiqué cette direction, c'est-à-dire le chemin eurasiatique. Et respectivement, la mort des Etats-Unis ne peut pas arriver par l'économie ou par une défaite militaire – ils pourraient mourir, si la liberté venait à disparaître, ou plus précisément la conscience, l'évidence que la liberté existe. Si les gens cessent de se sentir libres, s'ils arrêtent de penser leur avenir comme totalement ouvert, s'ils arrêtent de répéter „This is still America“ – le projet mourra et Dieu sait à quoi ça va les réduire : à un Sud et un Nord, à un Ouest et un Est, à un Texas et une Californie... Le troisième gros projet, c'est l'euro-péen. Et le quatrième, qui est toujours inachevé, c'est le projet arabo-musulman.

AA : Mais alors, où est la prospérité dans ces projets ?

AR : La croissance est obligatoire. Dans le projet soviétique il y avait également de la croissance, mais elle n'était pas tellement dans la consommation. Elle était dans l'industrie et dans le fait qu'on devenait puissants et qu'on avait „devancé la planète entière“. Par conséquent les Etats-Unis, étant originellement la plus vieille région, ont le meilleur instinct du caractère régional au monde. A l'heure actuelle ils s'investissent dans une opération pour stopper l'envol de la Chine. Mais pas au sens de lui porter des coups, mais de réduire la dépendance et de transférer l'accent sur la région indienne. C'est-à-dire créer un deuxième concurrent. Ou bien un troisième, si on compte l'Europe. Ils se figurent leurs réseaux comme étant les leaders du monde, mais apparemment ils éprouvent des difficultés.

AA : Est-ce qu'en principe un réseau global est possible ?

AR : Je ne crois pas. Dans un avenir proche il n'est pas très probable que nous, les hommes, nous ayons un futur commun. On avance plutôt vers des confrontations de réseaux, mais justement ils restent dans la sphère des réseaux, et ce ne sont ni des guerres hiérarchiques, ni des conflits hiérarchiques. C'est par principe une nouvelle situation et elle est (pour l'instant) impensable pour la conscience quotidienne, et d'ailleurs elle ne peut même pas être racontée à l'homme ordinaire qui pense toute sa vie en catégorie de la hiérarchie. (De la même manière où il a la capacité de penser uniquement en termes de causes, et non de probabilités, ce que nous démontrent brillamment Kahneman et Taleb). Voilà pourquoi l'homme ordinaire hallucine par exemple que les Etats-Unis ont attaqué l'Irak pour lui prendre le pétrole. Une des phrases les plus bêtes que l'homme peut formuler. Ou que Poutine combat en Syrie, car il veut maintenir des bases militaires en Méditerranée. Dans la vision qu'on évoque en l'occurrence, Poutine s'efforcerait de faire reconnaître son réseau comme réseau à part entière, et face à lui on lui répondrait : tu n'es pas un réseau à part entière, tu vas rester là-bas au fond, dans le coin, et tu vas adhérer à notre réseau, tu vas partager des ressources naturelles, tu vas faire des dons et tu vas recevoir des contre-dons...

Et nos pays, qui sont passés d'un réseau à un autre, ne s'en sont même pas rendu compte, car tout cela est présenté comme des valeurs, comme de nouvelles institutions merveilleuses. Au lieu de dire „pouvoir“, on disait „institutions“, au lieu de „propriété“ – „économie de marché“. Les Bulgares, les Hongrois et tous les autres ont vécu une période intéressante et fantastique, en vivant avec une vision comique, absurde et tordue, et le résultat c'est la conscience de masse qu'ils sont trompés. Mais ils ne comprennent pas encore en quoi. C'est pourquoi ils se concentrent à haïr l'hypocrisie, le „deux poids, deux mesures“, les menteurs occidentaux.

AA : Mais les valeurs de l'Europe ne sont pas de la démagogie, elles sont un fait : liberté, démocratie, droits de l'homme, état de droit. Tout ça n'existait pas dans le bloc soviétique.

AR : Ce que tu viens d'énumérer, ce sont les conditions des possibilités de ce réseau. C'est *l'idéologie* du réseau. Tout comme celle du réseau arabe – la sharia. Sans ces valeurs, c'en est fini avec l'Europe, les consensus deviennent impossibles, les descriptions de l'avenir s'effondrent. Si on jette une bombe atomique sur l'Europe, il est possible qu'elle survive. Mais si l'Europe jette une bombe atomique, ce n'est pas possible.

AA : Donc on ne leur a pas menti, on a juste passé sous silence certaines choses.

AR : Le réseau doit être reconnu par la voie éthique. Il n'est pas une hiérarchie, ça ne se fait pas de force. Car c'est justement un avenir qui doit être décrit, un avenir commun. Le réseau est un échange non équivalent de ressources en rapport à un projet commun (et vague). C'est la raison pour laquelle, si l'avenir décrit n'est pas accepté, le réseau meurt. Imagine un peu avec quelle vitesse sera transformée la carte politique de la Bulgarie, si soudain „l'Europe“ cessait d'être un avenir. Si les Européens se dissuadaient de l'importance de la démocratie, les droits de l'homme et l'état de droit, tout s'arrêterait momentanément – rien d'autre ne les tient, l'échange de réseaux dont il a été question devient impossible, les consensus et les descriptions de „ce qui ne se fait pas“ disparaissent. C'était le destin de l'URSS - en quelques mois (entre août et décembre 1991) les nouveaux échos, qui venaient de l'intelligentsia socialiste étaient enfin arrivés jusqu'aux masses, l'avenir décrit s'est fondu et tout était fini.

AA : Revenons sur les deux décisions les plus importantes de chaque région, que tu as évoquée il y a quelques instants.

AR : Oui, la première décision est l'impression des billets de banque. La deuxième – le prix de la force de travail. C'est extrêmement important. Le prix de la force de travail est de nos jours une décision purement politique. Ce n'est pas une décision du marché. Mais tout de même, ce n'est pas tout à fait sans lien avec le marché, car le prix ne peut quand même pas être hyper élevé (ni hyper bas). Mais en fin de compte les élites prennent plusieurs décisions politiques clé : nous allons imprimer tant de billets de banques et notre force de travail coutera tant. La troisième chose ici, ce sont les impôts.

Comme tu le vois, j'espère, ces trois décisions sont la mise en place des limites du capital : 1 – quel sera son taux d'intérêt dans la banque, 2- quel sera le tarif minimal par heure pour la force de travail et 3 – quelle partie de son gain lui sera retirée. A l'époque l'atelier posait des limites à l'artisan : travailler pas plus d'un nombre d'heures précis, vendre à tels endroits et à telles dates, recruter autant de personnes, etc. Ainsi l'atelier tenait le capital sous une forme non libre, sans le détruire. Et là on voit la même chose. On dirait un réacteur nucléaire, qui ne permet pas que la réaction en chaîne devienne incontrôlable. Le capital est toujours sous forme non-libre – il est dans une cellule, faite de ces trois barrières : le montant de l'intérêt, le prix de la force de travail et la confiscation d'à peu près la moitié des gains au profit du consommateur. Ce qui est arrivé, c'est une sorte d'apprivoisement du capital : ce qui croît tout seul est utilisé, et le capital reçoit le statut et le destin d'une force soumise et domptée.

AA : L'Allemagne a récemment pris une telle décision politique : ils ont introduit par une loi un tarif minimum par heure de la force de travail. Une partie des entrepreneurs a protesté que c'était mauvais pour le business et que c'était une décision purement politique...

AR : Certes, c'est une décision politique et en partie non conforme au marché. Mais ils vont imprimer davantage d'argent (c'est à dire qu'ils vont baisser les intérêts) et ils vont retrouver l'équilibre. Tout se réduit aux trois choses qu'on a décrites ; de cette manière, on a l'explication à la situation absurde où le chauffeur bulgare peut travailler beaucoup plus et deux fois mieux que son collègue maltais, mais en recevant beaucoup moins. Cependant l'illustration la plus agréable est le grand conflit entre la Chine et les Etats-Unis. Les Chinois n'arrêtent pas de dire : „Arrêtez d'imprimer autant de billets de banque“, alors que les américains répètent inlassablement : „Augmentez vos salaires“ (reformulé par „Augmentez la valeur du Yuan“. Le conflit est principalement focalisé sur ces deux paramètres, c'est-à-dire concernant le modèle de la „cellule“, dans laquelle le capital est enfermé et limité. Et on peut apprécier l'inversion : les Etats-Unis capitalistes prétendent jouer le rôle des syndicats, alors que la RPC prend le rôle de la banque centrale fâchée des Etats-Unis. Ça, c'est dans le cas d'une traduction dans le vocabulaire de la société d'avant. Mais ce n'est plus la société précédente. C'est la société de réseaux. Et

malgré tout, le paradoxe est merveilleux : Murdock dans le rôle du leader syndicaliste, le Bureau politique centrale du Parti Communiste Chinois et le président Xi, dans les fonctions du banquier. Et cela représente le dialogue entre les réseaux – les uns maintiennent les tarifs bas de la force de travail et ainsi ils nuisent aux travailleurs bien rémunérés en face, et les autres impriment d'avantage de bouts de papiers et contraignent les chinois de les cumuler. Les chinois leur vendent annuellement des produits pour une valeur de 500 milliards, et avec 300 milliards de cette somme ils achètent aux américains des bons. C'est-à-dire qu'ils leur prêtent 300 milliards. C'est là toute la beauté – les chinois prêtent de l'argent aux américains, pour que de leur côté ces derniers leurs achètent d'avantage de produits chinois. Lorsque les structures se définissent par l'avenir, ça devient intéressant.

Cependant j'ai réfléchi à ce que tu m'as demandé : si un réseau global est possible. Une idée commune de l'avenir pour l'humanité, ce n'est pas pour demain. Mais certains consensus entre les consténations peuvent voir le jour, étant donné que la paix et la croissance – le secret du consommateur – jouissent d'une popularité globale.

Ça pourrait vouloir dire qu'entre les consténations, entre les macrorégions vont apparaitre en fin de compte des réglementations avant tout :

- Une monnaie unique (ou du moins coordonnée)
- Une idée commune (ou du moins réglementée) du prix minimum de la force de travail
- Un impôt global (du genre 1 ou 2 %) commun, ayant pour objectif la cohésion et le nivellement des inégalités
- „Une gendarmerie“ commune – des forces de neutralisation des absurdités politiques locales
- Une restriction et un control communs sur le progrès de certaines recherches – surtout dans les domaines de l'intelligence artificielle et de l'augmentation du corps humain.
- Et bien sûr des restrictions écologiques communes

De telles mesures pourraient rendre plus sûre la marmite bouillonnante. Ce qui ressemble à un gouvernement mondial classique tant rêvé par certains. Mais ce n'en est pas un. Ce

ne pourrait pas être une hiérarchie, mais une entente entre les réseaux, un cadre, un grand consensus.